

PETIT BONHOMME VIT ENCORE

FÉERIE EN 15 TABLEAUX,

DE MM. CH. POTIER ET JULES RENARD,

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques,
le 2 Octobre 1857.*

Musique de M. Oray. — Décors de MM. Zara, Laloue et Sachetti.

Costumes dessinés par M. Bourdillat et exécutés par M. Landolph et Mme Dujardin,
costumiers au théâtre.

PERSONNAGES.

FRANCK.....	MM. Manuel.
CAOMPIRE.....	Markais.
PANADINI.....	} Emile Viltard.
FAINÉANTINOS XIV	
FLAMÈCHE.....	France.
RAVIOLI.....	Fraisant.
GARDE-CHAMPÈTRE.....	Halserc.
RISSOLÉ.....	Charles.
SOMBRICO.....	Sommer.
SÉNÉCHAL.....	Blanquin.

MARGUERITE.....	M ^{mes} Pauline Jarry.
PHOSPHOREL.....	Leroyer.
ONDINE.....	Marguerite.
BARBARA.....	Anais Miria.
PRECIOSA.....	Agathe.
PÉTRONILLE.....	Éléonore.
LA MOUSSE.....	Louise.
LE JONC.....	Laure.
L'OSIER.....	Flore.
LE ROSEAU.....	Fanny.
LE CRESSON.....	Julie.

Toute reproduction de l'Album Dramatique est interdite sans l'autorisation des Auteurs et de l'Éditeur.

PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU.

LES DEUX GÉNIES.

Le théâtre représente l'intérieur d'une échaumière allemande où respire l'aisance. A gauche, un vase de fleurs. Au fond, une porte, un placard. A droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, FRANCK.

MARGUERITE (travaillant). Troisième et dernier couplet.

FRANCK. Est-ce bien sûr le dernier couplet ?

MARGUERITE. Bien obligé. Oui, Monsieur.

AIR : des Oiseaux de Notre-Dame.

La légende, en vieux langage,
Ajoute encor : que ces amants
Se sont aimés sans un nuage
Pendant cent quatre-vingt-dix ans.

FRANCK. (Parlé.) Diable !

Mais un beau jour, ils disparurent
Après cette lune de miel ;
Et depuis ce temps, ils figurent
Non loin des gémeaux dans le ciel.

Voilà pourtant, mes chers enfants,
Comme on s'aimait au bon vieux temps ;
Je vous le dis, voilà mes chers enfants,
Comme on s'aimait au bon vieux temps.

FRANCK (sans musique).

Assurément,
Des époux si constants,
Doivent avoir beaucoup d'enfants.

C'est égal, une fidélité de cent quatre-vingt-dix ans ! Nom d'un petit bonhomme ! (Une voix dans le placard, répète : Homme). Hein !

MARGUERITE. Quoi ?

FRANCK. Qu'est-ce que vous dites ?

MARGUERITE. Moi... rien.

FRANCK. Si vous avez fait l'écho.

MARGUERITE. L'écho ?

FRANCK. Je disais : Nom d'un petit bonhomme !... Vous avez répété : Homme !

MARGUERITE. Je n'ai pas soufflé mot.

FRANCK. Elle m'en conviendra pas, Oh ! les femmes !

MARGUERITE. Voyons, occupons-nous de notre bonheur.

FRANCK. De notre bonheur ? Ah ! c'est juste.

MARGUERITE. N'allons-nous pas nous marier ?

FRANCK (tristement). Oui, au fait, l'année s'avance, et avant qu'elle ne finisse, je dois être votre époux ; je l'ai promis à votre père... à ses derniers instants...

MARGUERITE. Libres tous deux, orphelins

tous deux, nous pouvons être heureux encore.

FRANCK. Certainement, nous serons très heureux... et nous aurons... (se promenant) le mariage!... Quel horizon borné!... Deux témoins, un magistrat... deux mains l'une dans l'autre; c'est fini.

MARGUERITE. En êtes vous fâché?

FRANCK. J'étais étudiant... N'est-ce pas pour rester auprès de vous que j'ai abandonné l'université; j'ai brisé mon avenir et me suis claquemuré dans cette obscure bourgade, où l'on ne voit rien, où l'on ne vit pas... mais puisque j'ai promis... Ah! on étouffe ici, avec votre fureur de laisser tout fermé.

MARGUERITE. Je ferme... pour moi; ouvrez pour vous.

FRANCK. Oui, c'est comme ça en ménage: le mari veut, la femme ne veut pas; il se fâche, elle pleure; il cède, elle rit.

MARGUERITE. Tenez, vous avez un affreux caractère.

FRANCK. Avec ça que le votre est joli.

MARGUERITE. Moit par exemple!...

FRANCK. Certainement, vous êtes une moqueuse.

MARGUERITE. Et vous un capricieux.

FRANCK. Vous êtes boudeuse.

MARGUERITE. Et vous maussade.

FRANCK. Taquine.

MARGUERITE. Envieux.

FRANCK. Cachotière.

MARGUERITE. Querelleur.

FRANCK. Inconséquent.

MARGUERITE. Brutal.

FRANCK. Critiquant tout.

MARGUERITE. N'aimant rien.

FRANCK. Et je serais le plus malheureux des hommes avec vous.

MARGUERITE. Et vous vous me rendriez la plus malheureuse des femmes.

INSEMBLE.

AIR: de M. Oray.

MARGUERITE.

Pour se mettre en ménage,

Ah! vraiment

C'est charmant,

Aura-t-il le courage

De tenir son serment.

FRANCK.

Pour se mettre en ménage,

Ah! vraiment

C'est charmant

Aurais-je le courage

De tenir mon serment.

SCÈNE II.

MARGUERITE, CROMPIÈRE, FRANCK.

CROMPIÈRE (entrant du fond). Eh bien! eh bien! faut-il quatre hommes et une voiture? Je vous assomme de vous disperser, mon âme est en deuil; j'ai la larme à l'œil. Vive la germanie!... Bonjour mes enfants. Qu'est-ce qu'il y a encore?

FRANCK. Parbleu, il y a...

MARGUERITE. Silence, Franck... mais il n'y a rien, M. Crompire. Nous étions en train de rire; au contraire, vous voyez...

CROMPIÈRE. Oul, je vois que vous êtes en très bonne intelligence.

MARGUERITE. Mais je vous laisse ensemble, M. Crompire, je vous salue. (Elle sort).

SCÈNE III.

CROMPIÈRE et FRANCK.

CROMPIÈRE. Ah! ma pauvre vieille, va!.. En grillons-nous une?.. Ça sera de circonstance, vu que tu me fais l'effet de fumer... sans tabac.

FRANCK. Moit!

CROMPIÈRE (versant). Vous-même caporal. Bois un coup, ça te remettra.

FRANCK (bourrant sa pipe). Mais je t'assure...

CROMPIÈRE. Cot! cot! codèque... lâchez les poules à dada sur un navet... (Franck se lève pour aller chercher une allumette). Une allumette!... Restez paisible... j'en ai toujours plein mes poches, souffrez... Tiens, je n'en ai pas, c'est bête... c'est la première fois.

FRANCK. Des allumettes dans les poches, ça te jouera quelques mauvaises farces, tu verras...

CROMPIÈRE. Sois donc tranquille, j'ai des parents dans les pompiers... (Triaquant). A la tienne, ah ça! vous étiez donc encore en bisbille?

FRANCK. Ce n'est rien...

CROMPIÈRE. Ce n'est rien, oui, comme grand maman schlag... quand j'étais en jaquette... elle me flanquait du rataplan... sur le... tirelire! ça ne me faisait pas rire... je poussais des cris de paon... v'li! v'lan... que les voisins arrivaient... et elle leur disait comme ça... c'n'est rien... J'en fiche... J'en ai changé de peau, tu me croiras si tu veux, sur ce, jabotte... transvase tes douleurs, car tu es plein de douleurs.

FRANCK. Mais non...

CROMPIÈRE. Craqueur, va, oh! les amoureux!... toujours comme des chiens de faïence... kssi!... kssi!...

FRANCK. Eh! parbleu, comment veux-tu qu'on s'entende... avec des caractères si opposés... ça va bien un jour, le leudemain c'est à recommencer.

CROMPIÈRE. Le fait est que vous êtes comme on dit, l'eau et le feu... Quoi!

FRANCK. Oh! si je n'avais pas promis! Mais le moyen de ne pas tenir son serment il faudrait que le refus vint de son côté... car, j'en sûr, elle m'épousera moins par amour que par entêtement, je la connais, elle est très entêtée... avec son petit air... Ah! je brûlerais un fière chandelle à celui qui m'en débarrasserait, en faisant sa conquête.

CROMPIÈRE. Non d'une choppe... si ça se pouvait je te rendrais bien ce service là, moi.

FRANCK. Toi! Allons donc, tu es trop bête...

CROMPIÈRE. Bête... bête... c'est vrai que jusqu'à présent avec le beau sexe:

Air:

Que de fois, en vrai damoiseau,
J'ai voulu, près de damoiselles,
Comme un amoureux tourtereau
Roucouler et battre des ailes;
J'leur faisais d'l'œil, j'avais mon plan,
Je les croyais ensorcelées.

J'voulais cueillir des roses, et v'lan (bis.)
Je n'récollais qu'des giroflées.

A cinq feuilles. Ah ! combien de vestes j'ai rem portées ; c'est égal, je crois qu'auprès d'elle... Nom d'une canette!... Mais, bah ! tu dis tout ça et tu n'en pense pas un traître mot. Si quelqu'un seulement lui faisait la cour, tu se rais jaloux comme un codinde.

FRANCK. Moi, jaloux!... d'elle!... allons donc!... Mais je bénirais le mortel généreux qui... Je baiserais la trace de ses pas... Toi, malheureusement, pauvre diable ; triste idiot... tu ne me parais pas tourné de façon...

CROMPIRE. Ah ! mais, ah ! mais... tu vas finir de m'abîmer, si j'avais seulement un faux-col... et un verre de genièvre dans la tête...

FRANCK (lui versant à boire.) Tiens, en voilà du genièvre... Bois, vas, tu n'en seras ni plus beau, ni plus malin...

CROMPIRE (qui a bu.) Ah ! c'est comme ça, eh bien, puisque tu consens, puisque tu le veux, tu vas voir, nom d'un moos ! (Marguerite entre.) Dieux ! la v'là... ça me suffoque.

SCÈNE IV.

FRANCK, MARGUERITE, CROMPIRE.

MARGUERITE (avec une amabilité affectée.) Vous êtes encore là, M. Crompire ?

CROMPIRE. Oui, mamelle.

MARGUERITE. Ah ! tant mieux.

CROMPIRE (à part.) Elle a dit tant mieux, tant pire, en avant l'éloquence ! J'en ai beaucoup, mais en dedans, ça ne veut pas sortir.

MARGUERITE. Que je ne vous dérange pas.

CROMPIRE. Ça nous arrange au contraire.

FRANCK (à part.) Qu'est-ce qu'il chante ?

MARGUERITE. Vous causiez...

CROMPIRE. Oui, oui, nous causions, Franck me disait... et moi, je lui disais... Au fait, nous ne disions rien ; mais je pensais à vous...

MARGUERITE. Vraiment ?

CROMPIRE.. Et je me disais... c'est une demoiselle... Ah ! pour une demoiselle ! voilà une demoiselle. Vous voyez que les absents n'ont pas tort. (A part.) Ouf... c'est sorti...

MARGUERITE. Vous êtes galant, M. Crompire...

FRANCK (à part.) Comme il barbote.

CROMPIRE (à part.) Elle m'encourage. Ça m'embarrasse. (Haut.) Pour ça, oui, je le suis galant. J'avais même pensé, en venant ici, à vous faire hommage d'un bouquet ; mais dans le clos à mère grand il n'y a que des pissenlits.

MARGUERITE. C'est fâcheux.

FRANCK (à part.) Il est stupide.

CROMPIRE. Si, en échange, vous vouliez accepter une salade ; je n'attends qu'une réponse, et je serai trop heureux...

MARGUERITE. Merci de votre attention, mon cher monsieur Crompire.

CROMPIRE. Mon attention, ne faites pas attention. (A part.) Elle m'encourage trop ; ça me casse bras et jambes.

MARGUERITE. Frank, j'aurais deux mots à vous dire.

FRANCK. A moi ?

CROMPIRE. Je m'absente un tantinet... (Fausse sortie.)

MARGUERITE. Restez donc ; n'êtes-vous pas notre ami ? notre meilleur ami !

CROMPIRE. Vous me comblez... (A part.) Elle me comble... Jamais je ne l'ai vu comme ça...

MARGUERITE. J'ai songé à vos dernières paroles, Frank ; la crainte que vous avez témoigné de n'être pas heureux m'a fait réfléchir.

FRANCK. Ah !

CROMPIRE. Bah !...

MARGUERITE. Oui, vous aviez raison ; nos deux caractères sont inconciliables. Mon père, en exigeant de vous cette promesse, n'avait en vue que notre bonheur. Il n'a pu vouloir nous lier par un serment qui nous rendrait également malheureux. Je pense donc que, sans manquer de respect à sa mémoire, le plus sage est de reprendre mutuellement notre liberté.

CROMPIRE. Certainement.

FRANCK (après une hésitation). Notre liberté... c'est possible.

MARGUERITE. Je vous rends donc complètement la vôtre, Franck, comme moi aussi je garde la mienne, me réservant d'en user ainsi que bon me semblera.

FRANCK (sèchement). Soit !

MARGUERITE. Vous approuvez cette détermination ?

FRANCK (d'un ton forcé). Comment donc... de tout cœur.

CROMPIRE. Oh ! ce n'est pas possible.

MARGUERITE (froidelement). Pourquoi ?... puisque nous sommes d'accord ; puisque c'est (avec intention) sans le moindre regret ; n'est-il pas vrai, Franck ?

FRANCK. Bien, bien, assez !...

CROMPIRE. Libre ! vous seriez libre... Oh ! mais alors tout le monde va vouloir... Ils vont tous se mettre sur les rangs, dans le pays. (A lui-même.) Si c'est comme ça, tant pire, mademoiselle Marguerite !...

MARGUERITE (souriant). Monsieur Crompire...

CROMPIRE. Je... Je m'inscris le premier en date... Je réclame la préférence... j'aurai bientôt le consentement de ma grand'mère... elle est aveugle, mais quand elle vous verra... Dites, Mademoiselle Marguerite, est-ce que vraiment il serait possible...

MARGUERITE (mnaudant). Dame, Monsieur Crompire, vous êtes si pressant...

CROMPIRE. Et si pressé... Oh ! Dieux !... si je croyais... si j'espérais !...

MARGUERITE. Nous en reparlerons... Obtenez toujours le consentement de votre grand-mère... (Elle remonte.)

FRANCK (A part.) C'est trop fort...

MARGUERITE. Dois-je lui dire... Non qu'il souffre encore aujourd'hui... Demain, nous verrons. (Elle sort.)

SCÈNE V.

CROMPIRE, FRANCK.

CROMPIRE. Ah !... Je nage dans le bleu... le plus intense... Enfin !... j'en tiens une... Ce ne

sont plus des giroflées maintenant... c'est une rose et sans épines... Oh ! je sens en moi une flamme... de bengale. Il se passe des farces dans mes veines... (A Franck, en se croisant les bras.) Eh bien ?

FRANCK (brusquement). Eh bien ?

CROMPIRE. Où est la chandelle que tu dois me brûler?... Bénis-moi, mon bon... allons, bénis-moi...

FRANCK (à part). En voilà un qui m'agace...

CROMPIRE. J'espère que tu es content, hein ! On n'a pas le physique de l'emploi, merci... mais ris donc, sois heureux... (Marchand avec emphase.) Fais-moi le plaisir de baiser la trace de mes boîtes... car, tu m'en dois des boîtes... de remerciements... Oh ! nom d'une tonne... Je vole chercher le conseil de ma grand'mère... (Fausse sortie.) Ah ! dis donc... pour achever de la séduire, je veux lui apporter des friandises... un plat de choucroute... non, trois petits pâtés ; il y en aura un pour toi.

ENSEMBLE.

AIR : Bonne espérance. (Dormez mes petits amours.)

CROMPIRE.

Mon cœur soupire,

Mon cœur désire,

Et j'ai recours

A l'amour qui daigne me sourire.

Mon cœur soupire,

Mon cœur désire,

Dieu des amours

Prête moi ton secours.

(Il sort par le fond.)

FRANCK.

Son cœur soupire,

Son cœur désire ;

Il a recours

A l'amour qui daigne lui sourire.

Son cœur soupire,

Son cœur désire,

Dieu des amours,

Prête lui ton secours.

SCÈNE VI.

FRANCK, seul.

Je suis furieux... Elle ne m'aimait pas !. Au fait, ça me rend service... Mais ce qui me vexé, c'est le triomphe de cet imbécile de Cromptire qui prend la halle au bond, jobard ! Crétin, va, faux bonhomme, quand on dit à un ami : Fais la cour à ma femme. Est-ce qu'il doit?... Il est vrai qu'il y en a... qu'on n'a pas besoin de leur dire... pour que... Bah ! fu nous une pipe... pour me consoler. (A sa pipe.) Tu ne me trahiras pas du moins... (Il prend la boîte aux allumettes, les essaie l'une après l'autre ; aucune ne prend.) Hérisson !... pas une ne prend ; il semble que tout conspire... ils appellent ça du progrès : Allumettes chin qu's allemandes... (Il jette la boîte.) Ah ! au diable... Voyons si dans ce vieux meuble oublié là depuis longtemps. (Il cherche.) Tiens, il en reste une... une seule. (Il frotte l'allumette sur le bahut ; elle prend.)

(Musique.)

SCÈNE VII.

FRANCK et PHOSPHOREL (sortant du buffet.)

FRANCK (reculant). D'où sortez-vous?... Qui êtes-vous ?...

PHOSPHOREL. Phosphorel ! le génie du feu.

AIR...

Petit bonhomme vit encor.

A mon essor,

Tout va sourire ;

Enfin, grâce à toi, je puis dire,

Petit bonhomme vit encor.

Du feu, pauvre petit génie,

Au lieu de parcourir les airs,

Par une puissance ennemie,

La liberté m'était ravie ;

Mais, enfin, j'ai brisé mes fers.

Petit bonhomme vit encor, etc.

Lorsque sous les efforts de l'onde,

Le vieil univers s'éroulait,

Poussé par ma flamme féconde,

Noé recommençait le monde,

Et tout comme moi, s'écriait :

Petit bonhomme vit encor.

A mon effort

Tout doit sourire.

Je suis seul, mais je puis me dire :

Petit bonhomme vit encor.

Quand, par l'ignorance exilée,

La raison ralentit son cours,

Sur le cachot de Galilée,

En vain la pierre fut scellée ;

Car le progrès marchait toujours.

Petit bonhomme vit encor.

A son essor

Tout vient sourire.

Et du progrès, chacun peut dire :

Petit bonhomme vit encor,

Tu m'as délivré, merci. En revanche, moi, je te sauve.

FRANCK. Comment ?

PHOSPHOREL. Et pour te remercier de m'avoir, enfin, ouvert ma prison, je viens t'appeler à de plus hautes destinées. Eh quoi ! tu es jeune, beau, intelligent, et tu voudrais l'enterrer dans un coin de l'Allemagne... avec une humble ménagère?... Non, non ! suis mes conseils ; les plaisirs, les richesses, l'amour, te gardent leurs trésors.

FRANCK. Il se pourrait !

PHOSPHOREL. Moi, Phosphorel, j'ouvre un horizon brûlant à tous les feux de ton esprit, à toutes les flammes de ton cœur, à toutes les ardeurs de ton imagination ; cela ne vaut-il pas mieux, ô mon fils, que de champignonner bourgeoisement sous ce pôle brumeux et de se figer dans une obscurité glaciale !

FRANCK. Tes paroles m'électrisent !

PHOSPHOREL. Vois-tu !

FRANCK. Oui, je me vois tout changé... Oh ! je brûle déjà.

PHOSPHOREL. Tiens, prends ce talisman.

FRANCK. Cette allumette ?

PHOSPHOREL. Elle suffira pour te faire grand, riche, aimé ; avec ce talisman, tu contenteras tous tes désirs, tu braveras tous les périls, tu renverseras tous les obstacles... Viens !...

ENSEMBLE.

AIR : de M. Oray.

FRANCK.

Allons, que le feu me conduise ;
Où, c'est à lui de me guider ;
Son air, sa voix, tout m'électrise.
Partons, partons sans plus tarder.

PHOSPHOREL.

Tu veux que le feu te conduise ;
Où, c'est à lui de te guider ;
Ma chaleur ici t'électrise.
Partons, partons sans plus tarder.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE (seule), apportant un bouquet de fleurs qu'elle va porter dans le vase.

Je n'ai pas le courage d'attendre jusqu'à demain, je tout lui pardonner de suite... Il aime tant les fleurs, voilà qui signera la paix ; plaçons-les dans ce vase, plein de cette eau si pure, puisée à la source limpide du rocher. Mais où est-il donc?... Parti peut-être ! où ? (Elle va à la porte du fond.) Ah ! là-bas ! il s'éloigne... il ne retourne même pas la tête. (Elle revient près du vase et pleure.)

AIR : du fil de la Vierge.

Vous que, pour un ingrat, ma main qui vous néglige
Vient de cueillir,
Il faudra donc vous voir tomber sur votre tige
Et vous flétrir.
Je voudrais maintenant, au gré de mon envie,
O tristes fleurs !
Pouvoir vous ranimer et vous rendre à la vie
Avec mes pleurs.
(Une de ses larmes tombant au milieu des fleurs,
le vase s'entr'ouvre, et Ondine paraît.)

SCÈNE IX.

ONDINE et MARGUERITE.

MARGUERITE (surprise). Qui êtes-vous ?

ONDINE. Ondine, le génie des eaux.

MARGUERITE. Le génie des eaux !... Oh ! que vous êtes belle !...

ONDINE. J'étais pourtant vieille tout à l'heure, vieille comme le monde. Ecoute, ma conduite, à l'époque du déluge, m'avait valu pour châtiement de vieillir et de voir finir mes jours comme une simple mortelle, à moins qu'une larme sincère ne vint me régénérer... Elles sont rares... et j'allais mourir... celle qui vient de tomber de tes yeux m'a sauvée ; elle m'a rendu ma première, mon éternelle jeunesse.

MARGUERITE. Quel prodige !...

ONDINE. Mais, à mon tour, je sais combien tu souffres, je sais combien tu aimes Franck l'ingrat !... Il te délaisse, entraîné par le génie du feu, mon ennemi mortel. Mais je suis plus forte que le feu... Tiens, prends ce talisman.

MARGUERITE. Cette bague ?

ONDINE. Oui, cet anneau te protégera partout et toujours, à condition que tu resteras pure, comme la goutte d'eau qui y est enfermée... Viens.

AIR : de Norma.

MARGUERITE (seule d'abord).

O modeste asile,
Où, jadis tranquille,
Je passais mes jours
Près de mes amours,
Où, de te revoir
Je n'ai plus l'espoir !
Témoin de nos amours,
Adieu ! je vous suis pour toujours.

ONDINE (à la reprise).

O modeste asile,
Qui, jadis tranquille,
Vis couler leurs jours
Avec leurs amours,
Où, de te revoir,
Elle perd l'espoir !
Témoin de leurs amours,
Adieu ! nous partons pour toujours.
(Elles sortent par le fond.)

SCÈNE X.

CROMPIRE (accourant et tenant un papier à la main).

Victoire ! Victoire ! mademoiselle Marguerite ! j'ai le consentement de mère grand', elle a signé aveuglément. Tiens, où est-elle?... ça sent le brûlé ici. (En cherchant il se retourne ; on voit la fumée sortir de ses poches.) Eh bien, et lui, Franck ? (Il cherche.) Moi qui apporte les petits pâtés dans mes poches de derrière... qui sont tout chauds... même que ça me brûle le bas du dos. Ah çà ! où sont-ils?... Ça sent atrocement le roussi. Comment ! personne ? partis !... ils sont partis !... Il faudra donc que je mange tout seul. (Il fouille à sa poche.) Ah ! Dieux ! mais c'est moi... moi qui brûle... Ah ! gueuses d'allumettes... oh ! crelotte ! (Il tourne autour du théâtre et finit par se jeter le derrière dans un baquet.) Ah ! tant pis ! pour mes trois petits pâtés, ma chemise brûle !!!

DEUXIÈME TABLEAU.

1. On voit Phosphorel et Franck emportés sur un chemin de fer par une petite locomotive.
2. Sur le devant, un lac, sur lequel passent en gondole, Ondine et Marguerite.
3. Enfin, Crompire paraît flottant dans son baquet, qu'à grand peine il dirige lui-même

FIN DU PROLOGUE.

PREMIER ACTE.

TROISIÈME TABLEAU.

Des nuages. Au lever de rideau, L'orchestre joue l'air du calme, dans Oberon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ONDINE (entrant).

Oh ! oh ! tandis que je me laisse mollemen

hercer par les douceurs de l'harmonie, j'oublie que la terre altérée a besoin d'un peu d'eau. (Regardant la terre). Oui, le sol appelle une pluie bienfaisante; ce soin me regarde. (Elle fait un geste.)

AIR : C'est une autre déesse.

L'atmosphère embrasée
A séché les vallons.
La campagne épuisée
Tremble pour ses moissons,
Tombe douce rosée
Et va, par la fraîcheur,
Sur la terre arrosée,
Porter au travailleur
Au pauvre laboureur
L'abondance et le bonheur.

(La pluie tombe, puis le temps s'obscurcit et le tonnerre gronde.)

Mais qui se permet de gâter mon œuvre...
ar cet orage dévastateur.

SCÈNE II.

PHOSPHOREL et ONDINE.

PHOSPHOREL. Moi !

ONDINE. J'aurais dû le deviner. Eh bien ! génie du feu, nous serons donc toujours ennemis.

PHOSPHOREL. Toujours. Notre rivalité date des premiers âges du monde, et n'est pas prêt de finir.

ONDINE. Ah ! tu fais de belles choses : incendier les villes, tarir les fleuves, brûler la terre !...

PHOSPHOREL. Il te sied bien de parler ainsi, et toi, que n'as-tu pas détruit ? Tout récemment encore, tandis que moi, le feu, principe de toutes choses, je porte la vie partout.

ONDINE. Tu n'as pas seul ce privilège ; va demander à l'Égypte, qui la féconde de son soleil torride, ou des eaux bienfaisantes du Nil débordé.

PHOSPHOREL. Allons donc, folie.

AIR : La clé, la clé.

Le feu, le feu,
Vive le feu !
Oui, sur terre,
Il est nécessaire
Par la sam bleu !
Corbleu !
Morbleu !

Chacun dit : Vive le feu.

Au vieillard, chez une belle,
Se posant en séducteur,
Que manque-t-il auprès d'elle
Pour exprimer son ardeur ?
Du feu, du feu,
Un peu de feu, etc.

Que faut-il au pauvre diable,
Qui fait flèche de tout bois ;
Quand il a brûlé sa table
Et qu'il souffle dans ses doigts ?
Du feu, du feu,
Un peu de feu, etc.

Par Pierrot mis à la porte,
Qu'importe Arlequin tout haut,

Lorsque sa chandelle est morte
Pour rallumer son flambeau ?

Du feu, du feu,
Un peu de feu, etc.

Qui du soleil est l'image ?
Qui fait brûler l'orateur ?
Donne au conscrit du courage
Et du succès à l'acteur ?
Le feu, le feu,
Toujours le feu, etc.

ONDINE. Oh ! mais à chacun son rôle...

AIR : Encore un préjugé.

Moi, je règne sur l'eau ;
Du feu, je brave la puissance ;
Grâce à moi, je le pense ;
Dans peu, tu verras du nouveau.
Moins brayante que toi,
Je suis dans mon paisible empire,
La première à sourire,
Des bons mots que l'on fait sur moi,
Dans son vocabulaire,
Le joyeux enfant du Caveau,
Dit : Le vin seul doit plaire.

Tous les méchants sont buveurs d'eau,
Nos jeunes gens imberbes,
Cherchant à me faire du tort ;
Citent les vieux proverbes.
Méfiez-vous de l'eau qui dort.
Du monde, vrais fléaux,
Ces parvenus que l'on courtise,
Ont tous pris pour devise :
Il faut nager entre deux eaux.

En finance, en amour,
Suivant l'idole que l'on encense,
Sans scrupule, on vous lance
Un peu d'eau bénite de cour.
Pour jouer quitte ou double,
Plus d'un industriel puissant,
Sait pêcher en eau trouble,
Le goujon par trop innocent.

Aussi l'actionnaire,
Qui voyait déjà tout en beau,
Au bout de sa carrière.
Iteste souvent le bec dans l'eau.
L'amoureux bien épris,
Qui laisse voir sa tendresse,
Celui, qui par faiblesse,
Se croit le meilleur des maris,

Debout sur son tréteau,
Le charlatan que l'on toère,
Tous ces gens là, j'espère,
Donnent un coup d'épée dans l'eau,
Regardez à la ronde,
Vous verrez, Dieu merci, que l'eau
Coule pour tout le monde,
Et que chacun prend son niveau.
Malgré la concurrence,
Quand on mettra sur son drapeau :
Honneur et conscience,
On reviendra toujours sur l'eau.
Où, je règne sur l'eau.

PHOSPHOREL. Oui, mais quand je te tiens enfermée dans une chaudière, tu as beau bouillir, frissonner, je te dévore, je te brûle, et tu finis par te sauver.

ONDINE. Par me sauver en vapeur, pour retomber plus limpide et plus claire qu'aupara-

vant, tandis que toi... J'arrête tes ravages... et tu es obligé de l'éteindre.

PHOSPHOREL. C'est bien ce qui me fait enragé; mais j'ai trouvé le moyen de l'emporter sur toi. Grâce à ce jeune étudiant, j'ai repris le pouvoir que j'avais perdu. A moi, donc, la flamme morale, qui brûlerait comme le feu grégeois au milieu des flots de la mer. Guidé par moi, je veux que Franck embrase, incendie tout ce qui se trouvera sur son passage. Nous verrons comment ta froide substance comprimera cette lave dévorante qui sortira de sa tête et de son cœur.

ONDINE. Une larme sincère, tombée des yeux d'une belle et innocente jeune fille, m'a rendu aussi ma force. A tes emportements tumultueux, j'opposerai le calme de la sagesse et de la raison.

PHOSPHOREL. La sagesse! la raison! ces vieilles édentées ont perdu leur prestige dans le siècle de l'ébullition et du remue-ménage... Elles n'ont plus de poumons; elles ont tant prêché dans le désert. Franck sera sourd à tes froids conseils; j'ai su éveiller en lui toutes les passions.

ONDINE. Sois juste, tout cela vaudra-t-il pour lui l'amour simple et vrai de Marguerite?

PHOSPHOREL. Il n'y pense guère, grâce à moi.

ONDINE. Peut-être! Voyons, fais-moi cette concession, une fois n'est pas coutume, je m'intéresse à ces enfants, laisse-moi les rendre heureux.

PHOSPHOREL. Non.

ONDINE. Tu refuses, alors c'est la guerre.

PHOSPHOREL. Oui, la guerre.

ONDINE. Soit, c'est toi qui l'auras voulu.

PHOSPHOREL. A moi, Franck.

ONDINE. A moi, Marguerite!

ENSEMBLE

Air : M. Oray.

ONDINE.

Tu sauras bien vite

Qui l'emportera.

Grâce à Marguerite

Franck m'appartiendra

PHOSPHOREL.

Tu sauras bien vite

Qui l'emportera.

Malgré Marguerite

Franck m'appartiendra.

QUATRIÈME TABLEAU.

A Venise. A gauche, un marchand de vin et une table devant la porte; à droite, au premier, une maison avec une borne; au milieu du théâtre, un obélisque, et au fond la rivière.

SCÈNE PREMIÈRE.

CROMPIRE, FRANCK, MARGUERITE.

MARGUERITE (en gondole; ils arrivent en gondole).

Air final de la Fille de l'Aïr.

La triste fiancée

Qu'abandonne un trompeur,

L'amaute délaissée

En moi trouve un vengeur.

(La gondole s'arrête et ils en descendent.)

FRANCK. Par Cupidon, voilà une nuit bien remplie: des femmes charmantes, un jeu d'enfer et du vin de Chypre. J'en ai la tête en feu.

MARGUERITE (qui a fini d'amarrer sa gondole). Signor, vous voici sur la place del Popolo; c'est là que demeure la signora Preciosa avec son tuteur, il signor Panadini.

CROMPIRE. Panadini, quel drôle de nom!

FRANCK. Oui; en Italie, auprès d'une jolie fille, il y a toujours un tuteur... C'est l'épine à côté de la rose; mais je saurai bien m'emparer de la fleur, sans me piquer les doigts.

MARGUERITE (à part). C'est ce que nous verrons...

CROMPIRE. C'est encore moi qui attraperai les piqures; j'estime peu les tuteurs...

MARGUERITE. Oh! celui-ci, il est très mes-sant; il fait une collection des oreilles qu'il a coupées aux jolis garçons qui s'approchent trop de sa papille.

CROMPIRE. Aux jolis garçons, diable! ça me regarde... Dis donc, Franck, si nous allions nous promener d'un autre côté?

FRANCK. As-tu peur?...

CROMPIRE. Dame!...

FRANCK. N'ai-je pas mon talisman?

CROMPIRE. Oui, mais moi je suis complètement dépourvu de talisman, et, depuis que je t'ai rejoint dans mon baquet... quel véhicule pour un homme distingué!... depuis que nous sommes arrivés à Venise la belle, j'ai remarqué que, dans tes pérégrinations amoureuses, les coups que te sont destinés tombent toujours sur moi.

FRANCK. N'es-tu pas là pour partager mes périls?

CROMPIRE. Merci! j'aimerais mieux partager autre chose. D'ailleurs, je ne partage pas, j'attrape tout.

MARGUERITE. Mon signor il n'a plus besoin de son petit scrittour?

FRANCK. Si fait. Va m'attendre devant la terrasse de la diva Mariana. Tu me conduiras ensuite chez la marquise de Cantarelli, et j'achèverai la journée chez la petite Rigoletta.

MARGUERITE. Perro di bacco! Monsignor! vous êtes un galliard!...

FRANCK. Mon cœur est un brasier ardent.

MARGUERITE (à part). Un peu d'eau le rafraichira.

FRANCK. Va vite, et laisse-nous.

MARGUERITE. A vos ordres, Monsignor. (Elle remonte sur sa gondole et disparaît en chantant la suite de l'air précédent.)

Infidèle en cachette,

Quand tu trahis ta foi,

Le lutin qui te guette

Toujours a l'œil sur toi.

SCÈNE II.

CROMPIRE, FRANCK.

FRANCK. Ah! mon bon petit génie ne m'avait pas trompé; je connais à présent les délices de la vie. La flamme qui m'anime renouvelle à chaque instant mes desirs, et, grâce à mon talisman, ils sont satisfaits aussitôt que formés.

CROMPIRE. Et moi!... tu m'oublies; tiens, re-

garde comme je suis ficelé à côté de toi, qui es costumé comme un premier danseur.

FRANCK. C'est vrai; tes reproches sont justes. Puisque tu m'es attaché, il te faut le costume de l'emploi.

CROMPIRE. Rendons-nous presto et subito... hein! comme je parle italien.

FRANCK. Oui, tu parles l'italien comme... une grammaire espagnole.

CROMPIRE. Chez le tailleur le plus chicocandardino, pour lui commander un pantalon colantès.

FRANCK. Inutile; place-toi là!

CROMPIRE. Tu veux me prendre mesure?... (Franck agit son talisman. Crompire est transformé en jockey jaune.) De quoi, de quoi... une veste de jockey!...

FRANCK. Et voici ton chapeau.

CROMPIRE. Une casquette galonnée!... Tu ravales l'amitié au point de faire de moi ton domestique? un larbino!...

FRANCK. Mon domestique, toi!... par exemple!... peux-tu avoir une pareille pensée?...

CROMPIRE. Dame! ce costume prête beaucoup à l'illusion.

FRANCK. Tu battras mes habits, tu feras mes commissions, tu cireras mes bottes... mais tu seras toujours mon ami.

CROMPIRE. Oui, comme le caniche est l'ami de l'homme... Je refuse cet emploi de quadrupède.

FRANCK. Allons, silence! ou je te transforme en nègre et je t'appelle Domingo.

CROMPIRE. Comment! tu serais assez ingrat... FRANCK (allant regarder à gauche). Mais on vient; j'aperçois une mantille...

CROMPIRE. Une lentille?...

FRANCK. Une mantille qui porte une superbe angora; c'est la belle Préciosa. On m'a parlé de sa passion pour cet animal fourré.

CROMPIRE. Où diable la passion va-t-elle se fourrer! Mais derrière la belle Préciosa et son angora, c'est te Vénitienne bien portante?...

FRANCK. C'est sa camériste... la sensible Barbara.

CROMPIRE. Barbara! c'te grosse-là? Ah!...

FRANCK. Tu vas lui faire la cour?

CROMPIRE. J'en suis bien capable.

FRANCK. Ah! le tuteur les suit.

CROMPIRE. Celui qui fait collection d'oreilles? Esquivons-nous!

FRANCK. Je vais d'abord écrire à la belle; suis-moi.

CROMPIRE. Oh! oui, je te suis. (Ils sortent à droite.)

SCÈNE III.

BARBARA, PRÉCIOSA, PANADINI.

PRÉCIOSA (tenant un petit chat). As-tu remarqué, Barbara, encore ce charmant étranger...

BARBARA. Avec son joli domestique, oui, si-gnora.

PRÉCIOSA. Silence!

PANADINI (entrant; il a un grand sabre; à part). Personne!... aussi vrai que je m'appelle Panadini. J'en suis à me repentir d'avoir essayé de me faire une réputation de bravoure... c'est très difficile à porter... et pourtant, quand on a

comme moi à sauvegarder la vertu d'une pupille qu'on adore... car, à mon âge, on n'aime plus, on adore... Mais elle me regarde... allons, ferme!... jouons de vigueur. (Haut.) Si quelque audacieux galant me tombait sous la main, j'aurais ses oreilles ou il dirait pourquoi. (Il tombe en garde dans le vide.)

PRÉCIOSA. Qu'avez-vous, signor?...

BARBARA. Avéré perduto la boula? Vous voyez bien que nous sommes seules.

PANADINI (essayant son épée). Je suis jaloux!... vous le savez; vous m'êtes chère, ô ma pupille... comme celle de mon œil!... et si jamais... tremblez! Ma colichemarde est aguisée à neuf... (Il rengaine; à part.) Je suis très gêné par ce grand sabre qui me ballote dans les jambes.

BARBARA (caressant le chat). Le gentilaimail!...

PRÉCIOSA (idem). N'est-ce pas? Quelle jolie bête?

PANADINI. Vous parlez de moi, ma charmante?...

PRÉCIOSA. Non, signor, c'est de ce délicieux angora que vous venez de m'acheter.

PANADINI. Il me coûte les yeux de la tête; mais, puisque vous avez toujours eu un goût prononcé pour la race féline, en ma qualité de votre futur époux, j'ai pensé que ce chat-ci remplacerait avec avantage la corbeille de noces.

BARBARA. Oui, ce chat p'aît à Madame.

PANADINI. Laissez les chats-là, et rentrons... Vous savez que nous partons pour ma ferme... de là, je me rendrai à Palencia, où, en ma qualité de podestat, je dois procéder au couronnement d'une rosière... J'ai là-dessus des idées... mais le grand air m'a donné de l'appétit, et je crois qu'une légère collation...

PRÉCIOSA. Oui! Bijou doit avoir besoin de quelque chose.

ENSEMBLE.

AIR : de M. Oray.

PRÉCIOSA.

Oui, mon tuteur avait raison,
Il cherche à plaire à sa pupille;
Reignons bien vite à la maison,
(Caressant son chat.)

Et nous souperons en famille.

PANADINI.

Un tuteur à toujours raison
Quand il seit plaire à sa pupille, etc.

BARBARA.

Oui; Monsignor avait raison,
Il cherche à plaire à sa pupille... etc.

(Ils rentrent dans la maison.)

SCÈNE IV.

CROMPIRE (seul). Mon ami Franck m'a ordonné de porter ce billet doux à sa belle. Mon premier mouvement a été de refuser. Je me soucie médiocrement de faire connaissance avec ce tuteur, qui a un cabinet où les oreilles remplacent les médailles... Mais il m'a menacé de me changer en hanneton, et je vole... faire sa commission. Voyons, frappons légèrement... en amoureux discret... Au fait... c'est peut-être la grosse Barbara qui va m'ouvrir. (Pendant ce temps le marteau est remonté tout en haut de la porte.) Tiens! où est donc le marteau?... Ai-

ja la herlue?... Ah! il est là haut... Diable!... il faudrait avoir le bras long... Sur quoi pourrais-je bien monter? Ah! cette borne!... (Il y moie, la borne grandit et le marteau descend; il cherche le marteau sans regarder.) Eh bien! la borne grandit!... Elle pousse comme un champignon! Au secours! C'est que ça m'étourdit... Je vais piquer une tête sur le pavé!... Ah! ce balcon!... (Il monte sur le balcon.) Voyons si j'apercevrai... (La borne redescend.)

SCÈNE V.

PANADINI, CROMPIRE (sur le balcon).

PANADINI (sortant de chez lui). Elle a beau dire... et garder le silence... je la crois innocente... mais elle est coupable... elle me cache quelque chose qu'elle ignore... je le saurai... (Apercevant Cromptire.) Tiens! un singe sur mon balcon.

CROMPIRE (à part.) Ciel! le collectionneur d'oreilles... ne lui échauffons pas les siennes!

PANADINI (à part). Non! c'est une espèce d'homme... soyons prudent... ce sacrifiant est sans doute armé. (Haut.) Que demandez-vous?

CROMPIRE. La rue du Petit-Harleur, s'il vous plaît?

PANADINI. La troisième à gauche et la quatrième à droite.

CROMPIRE. C'est que voyez-vous... je suis un pauvre domestique sans place... et naturellement... me trouvant sur le pavé...

PANADINI. Sur le pavé...

CROMPIRE. Je venais vous demander...

PANADINI. En escaladant mon balcon?... à main armée.

CROMPIRE. Le balcon, non... c'est-à-dire si... mais parce que la borne... pendant que le marteau... mais quant aux armes je n'ai pas sur moi un cure dents.

PANADINI. Ah! infâme brigand, tu n'es pas armé... Eh! bien je le suis, moi, et tu ne me fais pas peur. Attends!... attends!... (Il rentre dans la maison).

CROMPIRE. Je ne demande pas mieux... attendez aussi, vous, remettons ça à une autre fois!... Eh bien! où est-il?... il se cache... est-ce qu'il cherche une arme à feu... Non... parole d'honneur... respectable met-à-mort... j'ai les oreilles très mal faites... elles dépareraient votre musée!...

PANADINI (paraissant sur le balcon et faisant mine de lui couper les oreilles.) Ah! scélérat!... pollisson!...

CROMPIRE. Au secours! à la garde!...

SCÈNE VI.

FRANCK, CROMPIRE, PANADINI.

FRANCK. Que vois-je? (Il fait un geste et le balcon descend, Cromptire et Panadini tombent.)

CROMPIRE (se relevant). Il était temps... ce cannibale allait me rendre borgne d'une oreille. (A Panadini.) Voyons, relevez-vous donc, vieille peau rouge! (L'aidant à se relever.) Ah! mon

Dieu!... dans sa chute... il a avalé son sabre jusqu'à la garde, que j'appelais tout à l'heure... c'n'est rien que ça. (Ils essayent à le lui arracher.) Courez-vous faire extraire cette lame... il n'y a qu'un dentiste qui puisse... justement il y en a un en face... vous lui direz que vous vous êtes trompé de fourreau. (Il le pousse dehors par la gauche.)

SCÈNE VII.

CROMPIRE, FRANCK.

FRANCK. Nous voilà débarrassés du tuteur... maintenant, attirons l'attention de la charmante Piéciosa.

CROMPIRE. Oui, mais comment?

FRANCK. Hé! parbleu!... par une sérénade!

CROMPIRE. C'est vrai, l'Italie est renommée pour ses sérénades et son fromage... mais des musiciens... car, de même que pour faire un civet il faut un lapin, pour donner une sérénade il faut des musiciens...

FRANCK. J'en ai toujours sous la main, (Il frappe du pied.)

CROMPIRE. Monseigneur a dit... sous la main... et il frappe du pied...

FRANCK. Et ceux-là, je le parie, seront du goût de la belle. (Un orchestre composé de chats sort du dessous.)

CROMPIRE. Un orchestre de chats.

FRANCK. Ils sont tous excellents musiciens.

CROMPIRE. Ah! c'est tout pour ça qu'on dit de certains virtuoses: il a un chat dans la gorge.

FRANCK. Maintenant tu vas chanter.

CROMPIRE. Moi?..

FRANCK. Ta voix se mariera parfaitement avec celle de ces messieurs...

CROMPIRE. Mais je ne sais rien.

FRANCK. Improvise.

CROMPIRE. Apollon... inspire-moi!...

AIR : de M. Oray.

O toi ma belle,
Quand je t'appelle,
Sois moins cruelle
Pour ton matou!...

(Les chats, qui ont battu la mesure avec leurs pattes, ouvrent la gueule.)

Miaou! Miaou!

Sans ta présence,
J'suis triste chance,
Un pot sans anse,
Un fromag' mou!...

LES CHATS :

Miaou! Miaou!

Mais sous ton alle,
Ma tourterelle,
Je s'rai fidèle
Comme un toutou!...

LES CHATS :

Miaou! Miaou!

FRANCK. Que te disais-je?... On ouvre la fenêtre... tenons-nous à l'écart. (Ils se cachent.)

SCÈNE VIII.

FRANCK et CROMPIRE cachés, PRÉCIOSA et BARBARA sur le balcon.

PRÉCIOSA. Ah ! ma bonne Barbara, quelle suave harmonie ! ce sont des chats mélomanes ; quelle aimable attention ! Descendons... Je veux moi-même...

BARBARA. Oui, portons du mou à ces charmanis virtuoses. (Elles rentrent, et sur un geste de Franck les chats disparaissent.)

SCÈNE IX.

FRANCK et CROMPIRE.

FRANCK. Elle vient... Je veux lui parler... la fasciner... toi, tu... occuperas la camériste...

CROMPIRE. C'est ça... bassinons... non ! fascinions !...

SCÈNE X.

CROMPIRE, FRANCK, PRÉCIOSA, BARBARA.

PRÉCIOSA (entrant). Minet ! minet !... tiens !, ils n'y sont plus !...

CROMPIRE (à part). Comment, minet !

FRANCK (à Préciosa). Pardon, nous faisons aussi partie de l'orchestre...

PRÉCIOSA (à part). C'est lui !...

BARBARA. Ces messieurs sont les directeurs de la troupe ?

FRANCK. Vous vous trompez, belle Préciosa !... Je suis un riche seigneur, et je vous ai donné cette sérénade dans l'espoir de vous attirer ici !...

BARBARA. Et vous, pantalon collant ?..

CROMPIRE. Moi de même... grasse poupoule. (Il lui prend la taille.)

BARBARA (lui tapant sur les doigts). Qu'est-ce que c'est ?

CROMPIRE (à part). Bigre !... elle a du nerf !.

PRÉCIOSA. Mais, signor, pourquoi donc voulez-vous m'attirer ici ?...

FRANCK. Pour vous dire que je vous adore, et que je serais le plus fortuné des mortels, si j'étais aimé de vous...

PRÉCIOSA. Ah ! mon Dieu !... de quelle manière vous me dites ça ! il y a comme du feu dans vos regards...

FRANCK. C'est qu'ils reflètent la passion qui me dévore.

PRÉCIOSA. Moi-même... ce que j'éprouve. (Elle va comme attirée malgré elle vers Franck, qui lui prend le bras. Ils se promènent en parlant bas.)

BARBARA. Et vous, la casquette galonnée, avez-vous aussi du feu dans les prunelles...

CROMPIRE. (faisant des yeux en coulisse). Si j'en ai ?... tenez !...

BARBARA (à part). Il n'est pas mal ! (Haut). Et tu t'appelles, aimable frontin ?...

CROMPIRE (à part). Frontin !... (Haut). Cromptire !

BARBARA. Cromptire... c'est un nom de pomme de terre... ôte-ta casquette... que je passe ma main dans tes cheveux...

CROMPIRE. Ah ! vous me chatouillez !...

BARBARA. Je t'appellerai Torquato. Tu seras mon Torquato.

CROMPIRE. Torquato ? Quel est ce porteur d'eau ?

BARBARA. C'est le nom d'un grand poète... du Tasse...

CROMPIRE. Oh ! alors... moi qui ne suis pas même demi-tasse...

FRANCK. Répondez, belle Préciosa, refusez-vous de partager mon amour ?

PRÉCIOSA. C'est que... je vais devenir la femme de mon tuteur...

FRANCK. Votre tuteur est-il digne de posséder tant d'altraits... Non, vous ne pouvez consentir à lui donner ce titre d'époux que mon cœur ambitionne...

PRÉCIOSA. Vous voulez m'épouser ?

FRANCK. C'est mon vœu le plus ardent... (Ils se promènent).

BARBARA. Et toi, veste jaune... est-ce aussi pour serrer avec moi les nœuds de l'hyménée ?...

CROMPIRE. Moi, je consentirais à perdre les deux mains, à condition qu'il m'en resterait une pour vous conduire à l'autel... garai que j'habite ici près... car, je vous aime, moi ! Je vous adore.

BARBARA. Ah ! cet aveu ! On peut mourir d'amour !... ça me fait mal... ne dis plus rien... j'ai un cœur !... tu me tués toi ! ..

CROMPIRE (à part). C'est elle qui me tutoie... Au fait, pourquoi se gêner ?...

BARBARA. Mais tous les hommes sont taillés dans le même bois...

CROMPIRE. Oh ! moi !... Je suis du bois dont on fait les bons maris.

BARBARA. Je vous aime, je vous adore... c'est facile à dire... et vous n'en pensez pas un mot, monstres !...

CROMPIRE. Ah ! Barbara !

AIR : connu.

J'n'aime pas ton frals visage !

C'est l' chat ;

J'n'aime pas ton fin corsage !

C'est l' chat ;

J'n'aime pas ton air folâtre,

C'est l' chat ;

J'n'aime pas ton cou d'albâtre,

C'est l' chat.

(Parle.) Et la bergère répond au berger.

BARBARA.

MÊME AIR.

J'n'aime pas ta min' coquette,

C'est l' chat ;

J'n'aime pas ta p'tit' casquette,

C'est l' chat ;

J'n'aime pas ta fac' rond'lette,

C'est l' chat ;

J'n'aime pas ton gros air bête ;

C'est l' chat.

FRANCK, à Préciosa. Eh bien, tout à l'heure, dans les jardins du palais...

PRÉCIOSA. Mais...

FRANCK. Nous vous rejoignons dans un instant... (Il lui baise la main.) A bientôt... tout ce que j'aime...

CROMPIRE (à Barbara). Sans adieu, beauté rebondie...

BARBARA. Au revoir, ma jolie Jaquette.

CROMPIRE. Jaquette! Ah! oui, je suis encore en jaquette.

ENSEMBLE.

AIR : De la Poupée de Nuremberg.

Soyez mon
 discrets, car tuteur
Soyons son
S'il apprenait cette aventure,
Avec son sabre, je vous jure,
Ferait ici quelque malheur.

(Les femmes sortent).

SCÈNE XI.

CROMPIRE et **FRANCK**.

FRANCK. Je la tiens, elle est à moi!...

CROMPIRE. Je suis vainqueur sur toutes les coutures.

FRANCK. Cette jolie Agnès m'a rendu fou, je sens pour elle une ardeur...

CROMPIRE. Cette grasse boulotte m'a mis en ébullition... J'en ai le gosier sec comme un harang saur, j'éprouve le besoin de l'humecter...

FRANCK. C'est facile!...

CROMPIRE (appelant). Garçon, une fiole de Lacryma, cristi!... (Le garçon apporte une bouteille qu'il place sur la table). Cristi! les bouteilles sont d'une belle taille dans ce pays-ci, ce n'est pas comme celles de nos marchands de vins. (Il tonne.) Tiens, il tonne! Il faisait si beau tout à l'heure!

FRANCK. Voilà un orage qui arrive bien mal à propos pour tes amours... C'est qu'il commence à pleuvoir...

CROMPIRE. C'est-à-dire qu'il continue à pleuvoir... J'en ai déjà plein le cou, plein le dos...

FRANCK. Il te faudrait un parapluie. (Il en sort un de la bouteille).

CROMPIRE. Tiens! justement en voici un; il paraît qu'ici on met les parapluies en bouteilles... Oh! mais, mes dents jouent des castagnettes. (Il va à la table et se verse à boire).

AIR : De l'Ermitte de Stavolie.

Je ne sais pas vraiment ce que j'éprouve...
Buvons un coup, ça me réchauffera
Pour sûr c'est un gros rhum' que j'éprouve
Et tout à l'heur' j'vais dire à Barbara :
Sous ton tartar, réchauffe-moi, ma belle
Car pour l'instant c'qui ferait mon bonheur,
Ce s'rait d'avoir un bon gilet d'flanelle
Avec une chauffe-rette et ton cœur;
J'voudrais avoir un fort gilet d'flanelle
Plusieurs chauffe-rettes, un cache nez et ton cœur.

FRANCK. Vite, à notre rendez-vous... (Le théâtre se couvre d'eau.)

CROMPIRE. Oh! mon dieu! Pas moyen de sortir... nous sommes cernés par les eaux!... partout de grands ruisseaux qui font des petites rivières!...

FRANCK. Bah! nous les franchirons bien!

CROMPIRE. En avant la gymnastique. (Ils avancent dans l'eau.) Mais nous sommes submergés, nous allons être entraînés dans le grand canal, et dévorés par les poissons rouges.

FRANCK. Il n'y a qu'un ballon qui puisse nous tirer d'ici!...

CINQUIÈME TABLEAU.

(L'obélisque disparaît et un ballon le remplace.)

CROMPIRE, **FRANCK**.

CROMPIRE. Voilà le ballon demandé.

FRANCK. Montons dans la nacelle. (Ils y montent.)

CROMPIRE. Et vogue la nacelle!... Ah! nous voilà deux Godard!... (L'orchestre joue l'air de Ebl' vogue la nacelle.)

DEUXIÈME ACTE.

SIXIÈME TABLEAU.

Une salle de la ferme de Panadini; au fond à gauche un miroir, au milieu une porte, à droite idem un lit dans une alcove.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRÉCIOSA, **PANADINI**, **BARBARA**.

PANADINI. Nous voici arrivés à ma ferme de Palencia. Foi de Panadini, il m'a fallu tout mon zèle de podestat, qui est mon titre, pour me décider à me rendre ce jour d'hui au couronnement de la rosière du susdit village.

BARBARA. Le fait est que vous avez la figure encore plus détériorée qu'à l'ordinaire.

PANADINI. Il n'y a pas de quoi, n'est-ce pas? quand on a, comme moi, absorbé jusqu'à la garde un grand sabre de cavalerie.

BARBARA. Ça devait bien vous gêner pour tousser.

PRÉCIOSA. Vous ne nous avez pas encore dit comment ça vous était arrivé.

PANADINI. Figurez-vous, ma gouvernante et ma pupille, qu'agité par une foule de pensées jalouses, je me promenais tranquillement devant ma porte, quand j'aperçois sur le balcon de mon immeuble un scélérat d'une taille gigantesque et armé jusqu'aux dents... Je lui crie qui vive!... il me répond par un mot impropre, alors n'écoutant que ce courage impétueux qui me distingue de temps à autre, je brave l'immense espingole avec laquelle il me couchait en joue... je m'élançai sur lui comme une sèche... je vais le pourfendre... quand tout à coup le balcon s'écroule... je tombe... la bouche ouverte pour maugréer.

BARBARA. Vous tombez sur le pavé!...

PANADINI. Non... sur la pointe de mon sabre, qui me file dans l'estomac, comme une lettre à la poste.

PRÉCIOSA. Pauvre tuteur!...

BARBARA. C'est encore heureux que ça ne vous ait pas coupé quelque chose à l'intérieur.

PANADINI. Je cours chez mon médecin... il me propose de dissoudre la lame dans mon es-

tomac, en me faisant avaler quelques gouttes d'eau forte ou d'huile de virgole, mais cette médication me paraissant un peu violente pour mon tempérament...

BARBARA. Oui, le défaut d'habitude.

PANADINI. Je me rends chez un dentiste en renom... aussitôt cet homme de l'art saisit son instrument en un clin d'œil, retire mon sabre de son nouveau genre de fourreau, comme s'il se fût agi d'une simple molaire à extraire de la gencive... J'en serai quitte pour une fluxion...

PRÉCIOSA. De poitrine.

PANADINI. Eh ! non... de joue... c'est assez visible... Ah ! ça, mais nous sommes là à divaguer... il n'y a donc personne à la ferme... Holà ! quelqu'un !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARGUERITE en fille de ferme.

MARGUERITE (accourant). Voilà ! not' maître ; not' maître, voilà !...

PANADINI. Qui ça, not' maître ?

MARGUERITE. Eh ben, vous donc ! J'suis vot' fille de ferme... Torgnole.

AIR : A la sultane favorite (mes petits amours).

C'est moi qui suis la p'tit' Torgnole ;
Hé quoi ! vous n'me r'connaissez pas ?
Bon cœur, bons poings, tête un peu folle
Qui dit tout haut c' quell' pens' tout bas.
Les amoureux le savent d' reste,
Il n' faut pas m' coudoyer d' trop près,
On peut ben s'en r'pentir après,
Car on sait que j'ai la main lesté.

(Faisant signe de donner des soufflets.)

Tra la la, tra la la,
Et voilà

Comment il en cultra

Tra la la, tra la la

A celui qui s'y frotera.

PANADINI. Ah ! oui, la Torgnole que j'ai reçue la veille de mon départ.

MARGUERITE. Juste.

PANADINI. Je m'en souviens à présent, tu m'as été donnée par ton père.

MARGUERITE. Tape fort.

PANADINI. Je te trouve terriblement changée ; quand je suis parti, tu étais une allumette, et pendant mon absence tu es devenue une futaille.

PRÉCIOSA. C'est l'air de la campagne.

BARBARA. Et la soupe aux choux.

PANADINI. Eh ! bien Torgnole, tu vas préparer la chambre de ma pupille et celle de Barbara.

MARGUERITE. Oui, not' maître !...

PANADINI. Et quant à moi, je me rends où mon devoir l'appelle... à Palencia, pour la rosière.

PRÉCIOSA. Comment ? Vous ne nous emmenez pas ?

PANADINI. Y pensez-vous. Ô ma pupille, une jeune personne simple, naïve comme vous, dans une fête de village où l'on fume, où l'on boit, où l'on chante des chansons à faire rougir...

BARBARA. Non, non, notre pudeur y aurait trop à souffrir.

PRÉCIOSA. Comme je vais m'ennuyer ici !

PANADINI. Du tout ! Je vais d'abord vous enfermer à double tour dans votre chambre... vous y serez donc parfaitement tranquille ; ensuite, la fenêtre donne précisément sur la basse-cour... vous aurez la vue des oies, des canards... c'est un spectacle très intéressant.

BARBARA. Eh ben, et m' i ?

PANADINI. Toi, comme tu es très forte sur la couture, tu ourleras des torchons.

BARBARA. Comme c'est divertissant !

PANADINI. Vous n'êtes jamais contentes... mais avant mon départ, il ne serait pas oisieux de donner quelques soins à cette infirmité fortuite.

AIR : Attendons encor.

Allons qu'on s'empresse,

Zèle, attention,

Vite une compresse

Pour ma fluxion.

REPRISE ENSEMBLE :

(Ils sortent à gauche.)

MARGUERITE (regardant au fond). Les voilà !.. J'étais bien sûre que Franck se mettrait à la poursuite de Préciosa... mais, grâce à mon talisman, je saurai déjouer ses projets.

SCÈNE III.

FRANCK, CROMPIRE, MARGUERITE.

FRANCK. Enfin, nous sommes au terme de notre voyage aérien, maudite pluie qui est venue me contrarier dans nos amours !

CROMPIRE. Dans mes amours, en voilà des traverses et des averse. Mais Monseigneur a de la chance, il n'est pas seulement mouillé. (Apercevant Marguerite.) Ah ! une grasse fille ; dites-moi, villageoise bien portante. Mam'zelle...

MARGUERITE. Torgnole, pour vous en servir.

CROMPIRE. Torgnole ! ce nom me frappe, mais n'importe, où sommes-nous ?

FRANCK. Dans la ferme du seigneur Panadini, n'est-ce pas ?

MARGUERITE. Oui, signor.

CROMPIRE. Encore !... heureusement qu'il a avalé son coupe-choux.

FRANCK (à Marguerite). Où est la belle Préciosa ? parle vite.

MARGUERITE. La signora doit être pour le quart d'heure dans le pavillon qu'elle habite, tout au bout du jardin.

FRANCK. A merveille ! la nuit approche, je cours me présenter à elle.

MARGUERITE (à part). Si tu la rencontres, tu auras du bonheur.

CROMPIRE. Eh ben, et moi vous allez me laisser seul ?

FRANCK. Qu'as-tu à craindre, poltron, ne suis-je pas là ; d'ailleurs en mon absence, je mets à tes ordres le génie qui me protège. Tout ce que tu demanderas te sera servi à l'instant même.

MARGUERITE (à part). C'est ce que nous verrons.

FRANCK (en entrant). A nous deux, charmante italienne, cette fois vous ne m'échapperez pas. (Il sort et Marguerite le suit.)

SCÈNE IV.

CROMPIRE (seul).

Oh ! Je suis tout trempé... brrrou... j'ai des frissons dans le dos... Voyons, je veux une cheminée ! (Une cheminée apparaît à gauche.) (Regardant.) Comment, pas de feu... il est vrai que j'ai négligé d'en demander, il paraît qu'il faut que je lui mette les points sur les I... (regardant.) Heureusement il y a encore un peu de braise et en soufflant (il souffle ; il part une fusée), Crétin de génie je lui demande du feu pour me réchauffer les pieds, il me l'envoie dans la figure... j'sois roussi!... éborgné... Voyons dans la glace (il va au miroir qui aussitôt reflète une hure de cochon). Ah ! comme je suis changé... j'mais c'est pas à moi, cette hure là !... Après ça 'ai eu tant de tourments... ça détériore le physique. (La hure disparaît). Ah ! ça, j'ai une faim atroce... Génie ! fais moi servir à souper...

AIR :

Je veux deux pieds d'cochon bien frais ;
Génie, allons, servez-moi vite...
Une cervelle, et puis après
Qu'on m'apporte une oreille frite ;
Qu'on ait bien l'œil sur les réchauds
Qu'on m'enlève l'oreille avec zèle
Surtout tenez-moi les pieds chauds
Et qu'on n' me brûle pas la cervelle ;
Ne me brûlez pas la cervelle.

Mais avant tout je veux une forte soupe... J'aime beaucoup le potage. (Une table sort de dessous terre ; elle est garnie d'une énorme soupière et d'un pâté). Allons, bon... je lui demande une soupe copieuse et il m'envoie la marmite des Invalides... enfin montons à l'assaut. (Il monte sur un tabouret.) Ah ! une cuillère (il va en chercher une énorme en bois, à droite)... En vo ci une qui a été faite exprès pour la soupière... attaquons... (il puise et en retire une casquette). Qu'est-ce que c'est que ça ?... une casquette!... probablement celle du cuisinier, il l'aura laissé tomber en trempant la soupe... (il la jette et puise une seconde fois.) Comment, un gilet de flanelle à l'heure... cette soupière porte de la flanelle... Ah ! sans doute pour tenir la soupe chaude (il le jette). Oh ! cette fois on résiste, c'est la viande, oui, j'aperçois le tyran... Oh ! une botte !... encore si c'était une botte de carotte... décidément je n'avalerais pas ce bouillon... (il descend.) rattrapons nous sur la pâtisserie... tiens un pâté de canard. j'aime beaucoup cet oiseau apéritif... fictions un soufflet à cette calotte. (il relève le couvercle du pâté ; un canard en sort et lui saute au nez.) Oh ! là ! la !... il est vivant et il a des... veux tu bien me lâcher !... (Il le jette dans la coulisse et on entend le canard crier.) Comment ! il m'a délérioré le nez et il se plaint... quelle oie que ce canard ! Allons, allons, je me passerai de souper. (La table disparaît.) Il y a un vieux proverbe qui dit : qui dort d'ise... essayons. (il va au lit.) Ah ! v'la un bon lit, oui, mais je n'ai pas toujours chaud... tiens, justement une bassinoire... (il la prend près de la cheminée.) v'la mon affaire... maintenant je voudrais des cendres... des cendres chaudes!... (il prend une pelle et met des cendres dans la bassinoire.) là!... (il va vers le lit.) c'est une bonne invention tout d'même (il bassine

son lit), et je suis sûr que celui qui a fait la première bassinoire n'a pas seulement été breveté sans garantie du gouvernement, non, c'est vrai il y a un tas de gens utiles auxquels on ne fait pas attention. « ça va être un petit four que mon dodo. (Il passe devant le public et l'on voit l'eau qui coule à travers la bassinoire.) Couchons nous. (il se couche.) Oh ! j'ai été si humecté que je mouille tout ce que je touche... Ah ! mais, est-ce que j'aurais fait un malheur ! Quand j'étais petit je ne dis pas, mais depuis... impossible de fermer l'œil, ah ! je serais bien plus sûr de dormir si j'assistais à un opéra allemand... une pièce peu riante... dans une bonne baignoire... (Son lit se transforme en baignoire.) Eh bien, mon lit s'est défoncé... j'suis dans l'eau... il était donc établi sur une citerne de Jocrisse de génie... je lui parle d'une baignoire de théâtre... et il comprend hain à domicile ; quelle situation désagréable!... Oh ! j'attrape une fraîcheur... On vient... cachons nous...

SCÈNE V.

FRANCK et CROMPIRE.

FRANCK (entrant). Cette servante m'a trompé.
CROMPIRE. Franck.
FRANCK. C'est la voix de Cromptire...
CROMPIRE. A qui votre idiot de Génie fait prendre un bain... Ah ! sa bêtise m'en a fait voir de drôles, allez !
FRANCK. Je vois ce que c'est, tu auras trop bu à ton souper.
CROMPIRE. Trop bu, miséricorde ; mais j' n'ai ni bu ni mangé.
FRANCK. Tu rêves, mon pauvre ami.
CROMPIRE. Ah ! je rêve ! quand je ne cesse d'être en butte aux manvaises plaisanteries de je ne sais qu'elle puissance surnaturelle... quand je suis tour à tour grillé, glacé, inondé, et le tout à jeûn... Ah ! je rêve ! hélas non !
FRANCK. Au fait, ce que tu me dis là... quel soupçon !... tu n'as peut-être pas tout à fait tort... Allons viens et suis moi !
CROMPIRE. Comment, essuie-moi... c'est plutôt toi qui devrais... aide-moi plutôt à sortir de ce bain. Garçon de cabinet!... du linge!... (les rideaux du lit lui tombent sur la tête.) Ah ! ces rideaux !... (eux de l'alcove se ferment.)
FRANCK. Tout ce qui nous arrive cache un mystère, mais par le ciel ou l'enfer, je le pénétrerai... A moi, Phosphorel !...

AIR : La faible Souveraine.

Ta promesse est donc vaine,
Pour me tirer de peine,
Puissance sur humaine
Je suis à ta merci,
Pourras-tu, je l'ignore,
Me secourir encore
Parais quand je t'implore.

PHOSPHOREL (entrant près de la cheminée et finissant l'air : Voici, voici.)

SCÈNE VI.

FRANCK, CROMPIRE, PHOSPHOREL.

PHOSPHOREL. Tu m'as évoqué, me voilà.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le Portique des Eaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE. ONDINE.

MARGUERITE (amenée dans un char). Où m'avez-vous fait conduire, ma chère protectrice ?

ONDINE. Dans une retraite où tu seras désormais à l'abri de tout danger.

MARGUERITE. Est-ce que j'en ai couru quelques uns ?

ONDINE. Sans doute; enfant, ne vois-tu pas que tu joues avec le feu en suivant partout Franck, ton ancien adorateur.

MARGUERITE. Vous voyez bien au contraire que je le brave, et que je lui joue sans cesse, au moyen de mon talisman, des tours dont il est victime.

ONDINE. Tourmenter celui qu'on aime, c'est toujours s'occuper de lui... Sous le déguisement que tu as pris... tu as pu éviter sa rencontre... entraîné par sa fougue, par son goût, pour les plaisirs, il a pu jusqu'à présent ne pas te reconnaître... mais si tu le trouvais en sa présence... sous tes véritables traits, peut-être ne résisterais-tu pas à sa séduction.

MARGUERITE. Est-ce que vous lisez dans mon cœur ?

ONDINE. Assez couramment.

MARGUERITE. Eh bien, vous avez raison... je le persécute parce que je suis affligée de ce qu'il m'oublie... et que je suis jalouse des nouvelles conquêtes qu'il recherche.

ONDINE. Laisse-le donc poursuivre sa destinée, laisse-le voir le vide des passions que lui inspire ce feu magique qui le possède, et alors il sera contraint de revenir à toi.

MARGUERITE. Et reviendra-t-il?...

ONDINE. Il ne m'apparlient pas de prédire l'avenir, je ne sais que profiter du passé et assurer le présent...

AIR du Songe.

Près de moi,

Sous ma loi,

Du destin avec assurance,

Ne crains plus l'influence,

Le bonheur va renaitre pour toi.

Ces plantes qui obstruent l'entrée de ce portique vont se ranger pour te livrer passage... là, dans cet asile tutélaire... tu n'auras rien à redouter de la séduction... (des fleurs s'écartent et des Nymphes en sortent). Je veux te présenter à tes gardiennes, dont tu vas devenir la compagne. Ces plantes utiles... croissent sur les bords de l'eau d'où elles puisent leur salubrité et leur fraîcheur. Vois la nymphe du Cresson, de cette herbe salutaire; celle des Roseaux, charmants petits arbustes qui plient pendant l'orage et se relèvent quand revient le beau temps; voici la gentille et moelleuse Mousse et le flexible Osier, emblème de l'union et de la sympathie... la nymphe des Joncs, ces fines branches déliées qui, réunies, appliquent sur les doigts des écoliers négligents des petites corrections salutaires... Mes chères filles, je

FRANCK. Parle donc, et dis-moi...

PHOSPHOREL. Silence! ce que tu veux me demander, je le sais; oui, tu as un ennemi qui tient entre ses mains un talisman supérieur au tien.

FRANCK. Mais cet ennemi?

PHOSPHOREL. C'est Marguerite.

FRANCK. Marguerite?

PHOSPHOREL. Marguerite, que tu as abandonnée, et qui, pour l'en punir, veut l'empêcher d'accomplir les brillantes destinées.

FRANCK. Que faire, alors ?

PHOSPHOREL. Lui ravir son talisman.

FRANCK. Par quel moyen ?

PHOSPHOREL. Il m'est défendu de te le dire... Cherche.

MÊME AIR.

Ce qu'il faut entreprendre,

Afin de le surprendre,

Je ne puis te l'apprendre

Et te laisse en ce lieu

Près de ton adversaire.

Cherche ce qu'il faut faire ;

Pour moi, je dois me taire,

Adieu, adieu.

(Il disparaît par la droite; une flamme vive en sort.)

SCÈNE VII.

FRANCK, CROMPIRE.

CROMPIRE (entrant enveloppé des rideaux). Me voilà en costume oriental.

FRANCK. A l'œuvre, maintenant! Ah! Marguerite, c'est toi qui te plais à renverser mes espérances! A mon tour, je serai sans pitié.

CROMPIRE. Quel est le projet de Monsieur ?

FRANCK. M'en faire aimer encore pour lui enlever son talisman. La femme qui aime peut-elle rien refuser à celui dont elle se croit aimée.

CROMPIRE (à part). T'en faire aimer? Il est bon là, lui! Eh ben! et moi, donc?...

FRANCK. Viens, Crompire; partons.

CROMPIRE. Partir... Mais, dans ce costume, les gamins vont me crier à la chienlit.

FRANCK. Allons, mon talisman, conduis-moi où est Marguerite.

AIR : de la Poupée de Nuremberg.

Sous mon pouvoir

Je vais la voir ;

Je sens renaitre mon espoir.

De lui ravir son talisman

Oui, je fais ici le serment.

REPRISE ENSEMBLE.

FRANCK.

Sous mon pouvoir, etc.

CROMPIRE.

Sous son pouvoir

Il veut la voir ;

Mais je ne perds pas tout espoir

De lui ravir son talisman,

Nous faisons ici le serment.

(Ils sortent.)

confie à votre garde et à votre sollicitude cette enfant que je protège; moi, je vais rentrer dans le sein des ondes, reprendre le cours de mes travaux... Viens dans cette retraite, chère petite, et attends en paix le résultat de mes promesses et l'accomplissement de ta destinée.

REPRISE EN CHŒUR.

Air précédent.

Sous la loi.

Près de moi,

Du sort avec assurance,

Nous bravons l'influence,

Et chacun a le bonheur pour soi.

(Elles entrent dans le palais des eaux.)

SCÈNE II.

LE JONC, L'OSIER, LA MOUSSE, LE CRESSON, LE ROSEAU.

L'OSIER. Nous, mes sœurs, songeons à accomplir notre tâche; je vais si bien entrelacer de mes branches l'entrée de ce portique, qu'elle sera impraticable.

LA MOUSSE. Et moi, la tapisser du bas en haut.

LE CRESSON. Avec ma plante humide, j'enrhumerai si bien celui qui mettrait le pied sur moi, que nul n'osera se permettre de venir ici.

LE ROSEAU. Et moi donc, qui ai su vaincre le chêne pendant la tempête, je voudrais bien voir qu'un mortel osât me résister et cherchât à me briser!

LE JONC. Tu plieras... c'est ta façon de lutter... On n'avait qu'à me confier la jeune fille, je me serais faite sa maîtresse d'école et j'en aurais répondu.

LA MOUSSE. Ah! voici du monde.

L'OSIER. A nos tiges. (Elles vont se recacher dans le feuillage.)

SCÈNE III.

FRANCK (seul). Eh! bien, il ne me suit pas... Diable de Crompire, quel trainard!... je l'ai attendu et j'ai perdu ainsi la trace de Marguerite... Oh! mes sœurs, je la retrouverai, il le faut.

SCÈNE IV.

CROMPIRE, FRANCK.

FRANCK. Ah! te voilà, lambin... comment! tu veux m'accompagner dans mes pérégrinations aventureuses, et tu n'as pas plus d'activité que cela!

CROMPIRE. Je suis obligé d'avancer avec des précautions énormes... je me perds, car je ne sais pas où je suis... pas le moindre commissionnaire à qui l'on puisse demander sa route, et c'est pavé! je me coupe les pieds à chaque pas, avec des coquilles... Quelle rue coquillère!

FRANCK. Je suis les traces de Marguerite.

CROMPIRE. Tu l'aimes donc toujours? moi,

je n'y pense presque plus, j'ai dans l'idée qu'elle se fichait de moi, et je lui pardonne.

FRANCK. Libre à toi, mais moi, je ne lui pardonne pas ses dédains.

CROMPIRE. Je n'ai pas le temps d'être si vindicatif que cela, d'abord je suis trop las, et où s'asseoir ici?..

FRANCK. Tiens, sur cette saillie de rocher; repose-toi un moment.

CROMPIRE. Ma foi, ça n'est pas de refus (Au moment où il va pour s'asseoir il sort une pointe de rocher.) Aïe! ta saillie n'est qu'une mauvaise pointe.

FRANCK. Tu te plains toujours...

CROMPIRE. Je te trouve délicieux, toi... tout te sourit, et moi, je ne trouve que désagréments sur mon passage.

FRANCK. Là est le beau, l'imprévu de ta vie; ce que je désire s'accomplit à l'instant, tandis que toi tu as le charme des obstacles.

CROMPIRE. Ce charme en manque tout à fait.

FRANCK. Tiens, si je veux m'asseoir... je n'ai qu'à souhaiter... (Il sort un banc de dessous terre.) Mais, j'aime mieux rester debout. (Le banc disparaît.)

CROMPIRE. Moi, j'en profite... (il va s'asseoir.)

FRANCK. Je n'en veux plus... (Le banc disparaît.)

CROMPIRE (qui s'est assis par terre.) Patatras!... là! l'aurais dû me douter de ça... je suis blessé!... Quelle bête et vieille plaisanterie!... quand j'étais petit je le faisais, et déjà à cette époque c'était très usé... Si je n'avais pas faim encore...

FRANCK. Que ne parles-tu?

CROMPIRE. Non, je ne veux rien... je souhaiterais des aliments fins et succulents, que le diable m'enverrait de la médecine, j'en suis sûr.

FRANCK. Non, c'est moi qui régale.

CROMPIRE. Oh! alors... si je connaissais le plat du jour... tiens, j'aime les écrevisses.

FRANCK. Allons, des écrevisses comme s'il en pleuvait.

CROMPIRE (entouré d'écrevisses vivantes, quelques cultes). Ah! elles sont vivantes, elles grouillent, elles pincet, elles me font des noirs... je suis échauboulé... j'ai des cloques partout.

AIR : du Triotet.

Oh! là, là. Je suis cult!
Leurchaleur me rôtit;
Je me sens tout brûlé
Et presque rissolé.
De ce buisson ardent
Sur tout mon corps dardant
Qui me délivrera?
Qui me rafraichira?

REPRISE.

Oh! là! là!

SCÈNE V.

FRANCK.

Puisque me voilà débarrassé de lui, poursuivons mes recherches... Faut-il commander à Marguerite de venir de par mon talisman? Non.

n'ayons recours à mon pouvoir surnaturel qu'à la dernière extrémité.

AIR : de la Dame Blanche.

Chère Marguerite
Viens, chère petite...

Non, décidément je ne risquerai pas ma cavatine dans un séjour aussi humide, ce serait compromettre mon filet de voix... parlons plutôt... Marguerite, c'est Franck, ton amant repentant, qui veut revenir à tes pieds... qui t'aime toujours. (A part.) Depuis bien longtemps on dit aux femmes cette vieille phrase et elles s'y laissent toujours prendre. (Il remonte.) Oh! ce passage est obstrué... impossible de pénétrer par là... voyons de ce côté. (Il sort à droite.)

SCÈNE VI.

LA MOUSSE (passant sa tête à travers le feuillage).

Est-ce hête un amoureux... le moindre obstacle le décourage. Ah! ah! mes chères compagnes... voilà l'imbécile de tout à l'heure, nous pouvons bien nous amuser un peu à ses dépens.

TOUTES. Oui, oui. (Elles se recachent.)

SCÈNE VII.

CROMPIRE et les PLANTES cachées.

CROMPIRE (entrant). J'ai été entamé... Je vous demande un peu si c'est dans la nature; qu'un homme mange une écrevisse, ça se comprend... mais qu'une écrevisse croque le chef-d'œuvre de la création, car je fais partie des chefs-d'œuvre de la création, ça ne paraît pas au premier coup d'œil, mais c'est comme ça... Où donc est Franck? Hé! hé! Franck!... Il me laisse seul dans ce pays inconnu. (Air de la valse d'Obéron.) Quels sont ces sons assez célestes?... C'est un Savoyard qui joue de l'orgue... je n'ai pas de monnaie, je le regrette, car sa musique me délecte. (Les plantes sortent de leur abri et entourent Crompire.)

SCÈNE VIII.

CROMPIRE et les PLANTES.

CHOEUR.

Autour de toi pleines d'allégresse
Nous accourons, c'est notre devoir;
Reçois ici de notre tendresse
Et du bonheur le plus doux espoir.

(Elles le caressent et l'agacent sur le milieu de la valse.)

CROMPIRE. C'est charmant comme elles me choient... Ou je me trompe fort, ou ce ne sont pas des écrevisses... à moins que ce ne soit une espèce à part... Qui êtes-vous, mes belles... petites?...

LE CRESSON. Aimes-tu le cresson?

CROMPIRE. Oui, mon poulet.

LE CRESSON. Tiens, cueille...

CROMPIRE. C'est ma foi vrai, et d'une fraîcheur!... si j'avais un peu de sel, de poivre, et un énorme bifteack!... Ah! bah! on

mange bien des perdrix sans oranges... Mais j'en veux encore un brin... Seriez-vous, Madame, la cressonnière qui fournit cette herbe si bienfaisante?...

LE CRESSON. Mon dieu oui, je suis cette plante salutaire... la santé du corps: deux sous la boîte.

CROMPIRE. La santé du corps! C'est pour rien, donne. (Il l'embrasse.) Oh! comme je vais bien me porter tout à l'heure... (L'osier l'enveloppe dans ses bras.) Ah! finis donc, tu m'enveloppes.

L'OSIER. C'est bien mon intention, et l'on ne se débarrasse pas si facilement de moi... je veux te tresser des chaînes indissolubles.

CROMPIRE. Non, laisse-moi, tu m'empêches... Est-elle empêtrante!... Qui est-tu donc?

L'OSIER. La nymphe de l'osier... l'emblème de tout ce qui attache, de tout ce qui enlace... la patronne des entortilleurs et des entortilleuses, des emberlificoteurs et des emberlificoteuses...

AIR : de Lauzun.

On me tresse dans tous les sens;
J'offre à l'industrie un champ vaste;
Mes rameaux sont très complaisants,
Et surtout vivent de contraste;
Admire l'habile vannier,
Car c'est avec moi qu'il compose
Ou la hotte du chiffonier } bis.
Ou bien la corbeille de rose }

CROMPIRE. C'est égal, tu te cramponnes trop; je veux que tu me laisses un peu en liberté.

LE ROSEAU (lui prenant la main). Viens par ici, tiens; plie un peu la tête... (Crompire passe par-dessous le bras de l'osier.) C'est mon moyen que je te donne.

CROMPIRE. En me baissant, j'ai failli attraper un torticolis...

LE ROSEAU. Ah! il faut être comme moi... la fée des roseaux... ployer et ne pas rompre...

CROMPIRE. Mais si j'étais ton ami, je ne rompra pas facilement avec toi. (Il veut l'embrasser; la Mousse l'arrête.)

LA MOUSSE. Tiens, vois comme c'est doux.

CROMPIRE. Il n'y a pas d'attrape?... non; oh! que c'est moelleux!... on dirait de la mousse...

LA MOUSSE. Tu as mis le nez dessus. Oui, tu vois en moi la Mousse... la déesse du jour, la nymphe du jour, la nymphe qui a le plus de vogue à présent.

AIR : C'est la pluie.

Mousse (bis).

Sans secousse,

Lorsque l'on veut avancer,

Par la mousse

L'on se pousse.

Où, chacun se fait mousser.

On veut paraître, sans cesse,

Ce qu'on n'a jamais été;

Le pauvre feint la richesse,

Le riche la pauvreté.

Mousse (bis)!

Le vieil amant qui recueille

De sa belle les soupirs,

Ne doit qu'à son portefeuille

Ses regards pleins de desirs.

Mousse (bis)!

Les corsets et la tournure
Des Zoc, des Anais,
Le plâtre sur leur figure
Qui tient la place du lit,
Mousse (bis)!

Ce chansonnier que la France
Regrette et pleure toujours,
Pendant sa noble existence
À moi n'eut jamais recours.

TOUS. Oh! ça, non!
LA MOUSSE. Mais c'est égal!...
Mousse,
Mousse, etc.

CROMPIRE. Oh! mais c'est que tu me vas...
J'aime la mousse, je veux qu'on me serre de la
mousse... j'aime le vin mousseux... le genre
mousseux... Embrassons-nous et que ça finisse.

LA MOUSSE. Ah! mais, un instant.

LE JONG (des séparant). Trop de feu, chevalier.
(Elle lui cingle les doigts.)

CROMPIRE. Qu'est-ce que c'est que cette
grande gaillardie-là?

LE JONG. Le Jong, à ton service.

CROMPIRE. Quel beau jong... Ah! tu es donc
jong?

LE JONG (même jeu). Eh bien! mais nous fai-
sons des farces...

CROMPIRE. Ah! bien, non, merci, je n'en
veux pas.

LE JONG. Pourquoi cela?... Tu me demandais
un baiser, voilà de mes carresses, chacun son
genre. (même jeu.)

CROMPIRE. Là! hi! je n'en veux pas, par
exemple.

AIR : On dit que je suis sans malice.
Mais, dis-moi, petite méchante,
D'où te vient cette humeur cinglante?

LE JONG.

En regardant l'humanité,
J'ai pris cette velléité.
Aussi je cingle sans scrupule
La sottise, le ridicule.

CROMPIRE.

Tu dois être, sans l'avouglér,
Sans cesse occupé à cingér.

Mais, au bout du compte, mes charmantes
petites plantes, que me voulez-vous? Ce n'est
pas moi qui suis venu vous chercher.

LA MOUSSE. Nous te trouvons joli.

L'OSIER. Bien attaché.

LE CRESSON. Frais.

LE ROSEAU. Cambré.

LE JONG. Badin.

LA MOUSSE. Et nous désirons que tu fasses
un choix parmi nous.

TOUTES. Parmi nous.

LE JONG. Parmi nous.

CROMPIRE. Pas toi toujours... ou alors quitte
ta badine... je ne badine pas avec ces choses-
là... Un choix... je suis débarrassé, j'ai l'em-
barras du choix... puis-je être heureux en...

TOUTES. Oh!

CROMPIRE. Non, non, je ne le dirai pas, il
est trop bête... Voyons, laquelle?...

TOUTES. Moi, moi! moi!

AIR : De la tentation de Saint-Antoine,

LA MOUSSE.

Où, c'est moi, moi, que tu choisiras...

L'OSIER.

Non, c'est moi seul que tu prendras...

LE CRESSON.

À moi seul adresse tes vœux.

TOUTES.

Prends-moi, non? moi, je le veux.

CROMPIRE.

Ah! mais sacrebleu!

Morbleu!

Corbleu!

C'est en vérité,

Vexant d'être bien traité.

Si je le pouvais,

Où, je voudrais,

O groupe coquet,

Cueillir ici tout le bouquet.

(Elles le poussent dans la coulisse à droite.)

CROMPIRE. Là!... en pleine eau, oh! c'est
trop fontaine, la plaisanterie a des bornes fon-
taines. (Les fleurs rient.)

LA MOUSSE. Nous voici débarrassées de l'im-
bécile... Attention, mes sœurs, voici celui que
notre reine nous a recommandé de surveiller...
il est plus dangereux, et ne plaisantons pas.
D'ailleurs, voici la nuit, rentrons dans nos ca-
lices.

AIR : Bonsoir, monsieur Pantalon.

Rentrons, rentrons sans bruit,

Car volé l'ombre,

Au manteau sombre,

Le jour s'évanouit.

Rentrons, rentrons sans bruit,

C'est la nuit,

Rentrons sans bruit,

C'est la nuit.

(Elles disparaissent.)

SCÈNE IX.

FRANCK et LES PLANTES cachées.

FRANCK. Bien... partout des rochers... im-
praticables, partout des torrents écumeux qui
seruent sur mon passage... les ténèbres devien-
nent de plus en plus épaisses. Dans ces grottes
éloignées des villes habitées... la nuit paraît
encore plus noire, ce doit être l'heure de ma
puissance; le feu, à qui mon talisman commande,
doit venir à mon secours si je lui ordonne. Al-
lons, Phosphorel, dissipe cette atmosphère qui
m'enveloppe... Du feu partout, partout de la lu-
mière... (Le pavillon s'éclaircit, les plantes se sau-
vent en criant...) Du feu! du feu!...

FRANCK. L'eau rentre dans son lit effrayée
par ce phénomène, Marguerite... viens, je le
veux, mon talisman me donne tout pouvoir sur
toi, Phosphorel, je t'ordonne de faire paraître
Marguerite devant moi... (La porte du pavillon
s'ouvre et l'on voit Marguerite paraître. Demi-jour.)

SCÈNE X.

MARGUERITE et FRANCK.

Reviens à toi, Marguerite, et parle-moi sous
ton visage réel,

MARGUERITE. Comment me trouva-je là, près de vous ?

FRANCK. Parce que l'amour renverse tout ce qui s'oppose à ses projets... Marguerite, tu vois ces lumières resplendissantes, ces rayons qui sillonnent ces cascades, ces rochers... c'est à l'amour qu'ils obéissent... Comme eux, tu dois te soumettre à son influence.

MARGUERITE. Mais non, vous ne m'aimiez pas, vous me l'avez dit vous-même... et, dans ce moment, je lis dans votre cœur, non, ce n'est pas une tendresse véritable qui y règne... c'est votre orgueil qui vous conseille... N'est-ce pas que je devine votre pensée? Oubliez-moi, laissez-moi retourner dans ma cabane, reprendre la vie que je n'aurais pas dû quitter, et vous, suivez le cours de la carrière brillante qui s'ouvre devant vous.

FRANCK. Non, tu es nécessaire à mon bonheur... Je sais ce qui te rend invulnérable à mon amour... c'est ce talisman dont la puissance est ennemie de la mienne, cette goutte d'eau glacée qui anéantit ton âme et dessèche ton cœur... donne-la-moi, cette larve qui ne peut être que le symbole de la peine, du désespoir... en échange de ce baiser brûlant qui te rendra l'espérance et la félicité.

MARGUERITE. Non, non, Franck, laissez-moi... Oh ! je ne m'attendais pas à tant de violence, tant de passion...

AIR : Rose des Bois.

FRANCK.

Belle Marguerite,
Au feu qui m'agite,
O chère petite,
Il te faut céder.
N'es-tu pas la femme
Qui règne en mon âme ?
Ce que je réclame,
Tu dois l'accorder.

Oh ! donne-moi, je t'en supplie,
Ce talisman.

MARGUERITE.

Laissez-moi fuir.

FRANCK.

Donne, ou je m'arrache la vie.

MARGUERITE.

Dois-je donc le laisser mourir.

REPRISE ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Non, non, Marguerite,
Au feu qui l'agite,
La pauvre petite,
Ne doit pas céder ;
Suis-je donc la femme,
Qui règne en son âme ?
Et ce qu'il réclame,
Dois-je l'accorder ?

Il ne peut parler ainsi et me tromper... Cette bague que vous voulez, ce baiser que vous exigez...

FRANCK. Eh ! bien.

MARGUERITE.... Eh bien... (Elle retire son anneau du doigt; au même instant le théâtre change, et l'on voit Ondine sur son trône, entourée de toutes sortes de nymphes et de plantes. Grand jour.)

HUITIÈME TABLEAU.

CHOEUR DES NYMPHES.

AIR : de M. Oroy.

En vain ce téméraire
A voulu nous braver,
Mais de notre colère
Rien ne peut le sauver.

ONDINE. Et toi, Franck, qui voulais allumer une flamme impure dans le sein de cette jeune fille... arrière!... Sois, toi, pour ta punition, dévoré par le feu intérieur dont tu es devenu la proie...

REPRISE DU CHOEUR.

NEUVIÈME TABLEAU.

Une Rosière comme on n'en voit pas.

Une place de village, à gauche une auberge, et à droite la maison du Podestat.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTRONNILLE, LE PODESTAT, PAYSANS ET PAYSANNES, MARGUERITE couchée à terre.

CHOEUR :

AIR : de Joconde.

Gloire, honneur au podestat du village;
Il remplit ses devoirs avec éclat,
Il protège, il encourage
La fillette la plus sage.
Gloire, honneur à Monsieur le Podestat.

PANADINI

Bon ! vous n'oubliez rien.

C'est bien !

Très bien !

Fort bien !

REPRISE DU CHOEUR.

PANADINI. Villageois et villageoises de Palencia... merci de cet accueil qui... de cet accueil que... mais je vous ai déjà dit ça l'année dernière... je me bornerai donc à vous annoncer... que je suis éreinté, que j'ai besoin de me changer, de me reposer et de me reconforter... j'entre donc dans mon domicile politique et je reviens bientôt pour procéder à l'auguste cérémonie... qui... que... mais je vous dirai cela tout à l'heure, en attendant, allez-vous en gens... de la fête, allez-vous-en chacun chez vous... avec recueillement surtout, et avec précaution... les garçons d'un côté... les filles de l'autre... n'oublions pas qu'il nous faut une rosière... Allez ! et ne vous mêlez pas.

Tous. Vive Monsieur le Podestat !...

REPRISE DU CHOEUR PRÉCÉDENT.

(Les paysans sortent à gauche et les paysannes à droite.)

SCÈNE II.

FRANCK et MARGUERITE.

FRANCK (entrant). Enfin, dans ce village, je serai peut-être à l'abri des poursuites... maudite inquisition! vouloir me faire arrêter comme sorcier, magicien... que sais-je? Ah! je sabis le châtiment de la mauvaise action que j'ai voulu commettre... Marguerite tu es bien vengée.

MARGUERITE (à part). Il parle de moi.

FRANCK. Ainsi se réalise la prédiction de sa protectrice... ce taiseux que je voulais enfanter et qui a disparu, m'a laissé le pouvoir funeste de communiquer à tout ce qui m'approche le feu qui me dévore... puis-je m'étonner si tout le monde me fuit; Cromptire lui-même m'a quitté!

MARGUERITE (à part). Pauvre Franck!

FRANCK. Allons, il n'y a pas à hésiter, il faut que je sorte au plus vite des Etats de Venise... mais comment? ce pays m'est inconnu... il me faudrait un guide.

MARGUERITE (se levant). Un guide, signor! me voilà, moi!

FRANCK. Toi?

MARGUERITE. Il n'y a pas à six lieues à la ronde, un sentier que je connaisse comme ma poche.

FRANCK. Dois-je accepter tes services, mon enfant, quand il me sera peut-être impossible de t'en récompenser jamais?

MARGUERITE. Oh! qu'à cela ne tienne. (à part.) Il est si malheureux... je ne peux pas l'abandonner. (Haut.) Mais comme vous avez l'air triste, signor.

FRANCK. Et j'ai bien sujet de l'être!

MARGUERITE. Tenez, vous me rappelez mon grand frère Carlo; il allait se marier quand, tout-à-coup, le désir de voir du pays lui fit quitter son village. Il n'est sortis de malheurs qui ne lui soient arrivés tant qu'il fut absent.

FRANCK (la regardant). Quel rapport!...

MARGUERITE. Mais il est revenu... corrigé et repentant... il a épousé celle qu'il aimait et maintenant il est heureux comme il aurait dû toujours l'être.

FRANCK. Ah! il s'est repenti, lui!

MARGUERITE. Si par hasard le signor avait quelques petites choses à se reprocher... l'exemple de mon frère.

FRANCK. Tais-toi! (A part.) L'orgueil me donne le courage de braver la menace et m'ôte celui de courber la tête.

MARGUERITE. Excusez-moi, signor, et, tenez, si vous m'en croyez nous nous mettrons en route sur-le-champ.

FRANCK. Je le voudrais... mais la fatigue... quelques moments de repos me sont indispensables.

MARGUERITE. Alors, entrez dans cette auberge... je vous attendrai ici. (A part.) Pour veiller à sa sûreté.

FRANCK. Dans peu je suis à toi... (A part.) Les paroles de cet enfant... fou que je suis, me repentir, moi, jamais, (Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE III.

MARGUERITE (seule).

Comme il souffre!... Ah! pour le sauver je donnerais. (Musique.) Mais les villageois reviennent de ce côté, et bientôt le Podestat... restons et observons. (Il se mêle aux paysans.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, PANADINI, RAVIOLI et les PAYSANS.

(Les paysans entrent en se tenant bras dessus bras dessous et ils se séparent vivement à l'entrée du Podestat.)

CHOEUR.

AIR : De la Normandie.

Fidèles à nos leçons,
De nos retraites
Nous sortons,
Mals, séparés; nous restons,
Fillettes
Et garçons.

PANADINI. Le tapage qui frappe mes oreilles m'annonce le retour de mes paisibles administrés... j'espère que je ne me suis pas fait attendre... me voici dans toute ma splendeur... et je vais vous adresser quelques mots bien sentis... (Il réchét.) Mes enfants... mes chers enfants... ai-je besoin de vous rappeler que nous touchons à un moment solennel, à un moment qui... que... non, n'est-ce pas? Vous le savez comme moi, mieux que moi, peut-être... tant mieux... c'est du temps de gagné,

PÉTRONNILLE. Quand donc est-ce qu'on me couronnera, M'sieu le Podestat? Vlà dix ans qu'j'attendons.

PANADINI. Comment, grosse fille, il y a dix ans que... le fait est que quand on a attendu dix ans, on doit être au bout de sa patience. (Bas.) Je prends note... tu n'es pas ingrate, j'espère?

PÉTRONNILLE (bas). Oh! non, M'sieu le Podestat.

PANADINI (bas). Eh bien; si, par un moyen insidieux... je puis légalement... nous verrons... (Haut.) Vous n'ignorez pas, habitante et habitante de Patencia... qu'autrefois on couronnait la plus sage... pourquoi la plus sage?...

PÉTRONNILLE. La plus sage... c'est celle qui n'a qu'un amoureux, n'est-ce pas M'sieu le Potentat?

PANADINI (bas). Tais-toi donc. (A part.) cette fille est grassée et bête comme une oie. (Haut.) J'ai réformé tout ça; mon prédécesseur était encroûté!... moi, j'aime les idées neuves. On prétend qu'il n'y en a plus, c'est une erreur; quand il n'y en a plus, il y en a encore. Le tout est de savoir trouver celles qui n'ont pas servi depuis longtemps. Bref, pour mettre fin aux intrigues, aux séductions dont le juge était environné...

Attendu que vous représentez toutes plus ou moins, la plus belle moitié du genre humain...

Attendu que vous êtes toutes des modèles de douceur et de vertu;

Attendu que, couronner de préférence l'une de vous, sous prétexte qu'elle est la plus sage, c'est insulter toutes les autres.

tous. Oui, oui...

LE PODESTAT. J'ai décidé qu'à l'avenir, la rosière serait choisie et couronnée par le premier étranger qui paraîtrait dans le village le jour de la cérémonie.

PÉTRONILLE. Comment qu'c'est fait un étranger, M'sieu le Podestat.

LE PODESTAT. Ah! dis donc, toi... tu m'as-sommes avec tes points d'interrogation...

PÉTRONILLE. Avec mes poings P...

LE PODESTAT. Un étranger, c'est un homme qui n'est pas... non... enfin, qui est étranger, quoi P...

PÉTRONILLE. Mais, s'il n'en vient pas d'étranger?

LE PODESTAT. S'il n'en vient pas... il en viendra... il en est peut-être déjà venu... nous allons voir. (Appelant.) Hé!... Ravioli.

RAVIOLI (entrant). Me voilà, signor Podestat.

LE PODESTAT. Réponds, as-tu reçu un étranger dans ton auberge, aujourd'hui?

RAVIOLI. Oui, signor.

PANADINI. Eh! bien! tu vois, grosse buse...

PÉTRONILLE. Après ça, c'est-y ben un étranger?

RAVIOLI. Pardin! je ne l'ai jamais entre-perçu.

LE PODESTAT. Tu en es bien sûr?

RAVIOLI. Archi-sûr.

LE PODESTAT. Alors, c'est possible. Porte-toi!

RAVIOLI. Je me porte bien... Vous aussi?...

LE PODESTAT. Tu es un vilain défaut, c'est de vouloir achever mes phrases, tu le fais dans une bonne intention; mais ça me gêne. Porte-toi auprès de cet inconnu que je connais pas, arrête-le...

RAVIOLI. L'arrêter! c'est l'affaire du garde.

LE PODESTAT. Non... je te dis: Arrête-le...

RAVIOLI. Eh ben!

LE PODESTAT. Eh ben! quand tu dis: je m'arrête... est-ce que tu l'empoignes au collet?.. arrête-le un instant chez toi.

RAVIOLI. Ah!... bon! j'y suis, j'arrête...

LE PODESTAT. Au passage; dis-lui que l'usage de ce village lui donne l'avantage de choisir la plus sage dans cet assemblage.

RAVIOLI. N'en dites pas davantage...

LE PODESTAT. Je parie que mon prédécesseur n'aurait pas trouvé ça!... c'est tout bonnement un jugement de Salomon.

RAVIOLI. De Sal...

LE PODESTAT. Omon... va vite!

(Ravioli sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins RAVIOLI.

LE PODESTAT. Voyons, mes poulettes... attention... Tout le monde est là... sous les armes?

TOUTES. Oui, oui!...

PÉTRONILLE. J'avons mis ma toïlette des grandes fêtes,

LE PODESTAT (les passant en revue). Quelle jolie population!... On prétend que l'espèce humaine dégénère... regardez-moi donc ça... comme c'est bâti!... comme c'est établi... (Montrant Marguerite.) Tiens... mais ce petit-là... il me semble que je ne l'ai jamais vu...

MARGUERITE. Pardon, excuse, Monsieur le Podestat... c'est moi Lucas... le n'veu au gros Pierre...

LA PODESTAT. Le neveu du gros Pierre... ah! un grand maigre qui est colporteur.

MARGUERITE. Oui, Monsieur le Podestat.

LE PODESTAT. C'est vrai... j'étais à ta naissance... même que ta mère... c'était une jolie femme, elle n'a pas pu être rosière... parce que... bon!... j'allais dire des bêtises... mettons une sourdine à mes souvenirs... Voyons, en attendant, puisque tu es du pays, chante-nous la ronde de Palencia.

tous. C'est ça! la ronde!...

MARGUERITE. La ronde!... (à part.) je n'en sais pas un mot!... (haut.) C'est que...

LE PODESTAT. C'est que... rien... je suis le maître... je t'ordonne de chanter, tu as le droit de m'obéir. Tu chantes.

MARGUERITE. C'est quel... je n'sommes pas ben sûr de nous rappeler...

LE PODESTAT. Va donc, on te soufflera...

MARGUERITE. Et puis...

LE PODESTAT. Ah! voilà!... c'est moi qui t'intimides... Tiens, je me retourne pour ne pas t'intimider. (A part.) J'ai toujours eu un aspect trop imposant, dignité sévère... physique géant.

(Il se retourne, il a un papier dans le dos.)

MARGUERITE (à part.) Ah! ce papier! la ronde!... merci mon bon génie!... (Haut.) J'y suis!...

LE PODESTAT. A la bonne heure... et Chorus, vous autres!

(Les villageois garnissent le fond; le Podestat se tient en avant, le dos tourné au public, Marguerite tout à fait sur le devant.)

RONDE.

Aia : De Monsieur Oray.

MARGUERITE.

Les filles de Palencia
Ont d' la vertu, chacun sait ça,
Elles attend'nt avec courage
Le jour heureux du mariage;
Font-elles un faux pas,

Hélas!...

C'est qu'elles aim'nt à danser le pas,

Le joll pas,

Du boléro

Du fandango,

Du boléro

Du fandango,

Oh!

CHŒUR.

LE PODESTAT. Tu vois bien que ça va tout seul...

MARGUERITE. Oui, mais ne vous retournez pas, M'sieu le Podestat.

Les garçons de Palencia

Font d' bons mariés, chacun sait ça!...

A leurs femmes toujours fidèles,
Ils sont pleins d'ardeur auprès d'elles,
Mais ils font des faux pas
Hélas !
Quand ils exécutent le pas,
Le joli pas,
Du boléro,
Du fandango, (bis.)
Oh !

CHOEUR.

LE PODESTAT. Eh bien ! tu vois, tu t'en tires
joliment.

MARGUERITE. Oui, mais restez comme ça,
M'aieu le podestat.

Le podestat d' Palencia,
Est un Caton ; chacun sait ça ;
Il juge d'un' façon équitable...
Les mets et les vins d'une table,
Et s'il fait un faux pas,

Hélas !
C'est quand il veut danser le pas
Le joli pas
Du boléro,
Du fandango,
Du boléro,
Du fandango,
Oh !

LE CHOEUR.

(Sur le chœur, le podestat danse, et à la fin il tombe.)

LE PODESTAT. Là ! tu vois, tu m'as porté
malheur.

SCÈNE VI.

LES MEMES et le GARDE CHAMPETRE.

LE GARDE CHAMPETRE (accourant). Signor
podestat ! signor podestat !

LE PODESTAT. Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce qu'il
y a ?

LE GARDE CHAMPETRE. C'est une dépêche
pour vous du gouverneur de Venise... c'est
très pressé. (Il la lui donne.)

LE PODESTAT. Donne !... (Après avoir brisé le
cachet ; à part.) C'est de l'écriture... et mon
greffier est parti ce matin... Encore si c'était
de l'imprimé... je pourrais peut être... Et c'est
très pressé... (Il regarde autour de lui.) Je con-
naiss tout mon monde et je ne vois personne
ici qui puisse me tirer d'affaire... Ah ! ce petit
bonhomme... (A Marguerite.) Approche, petit,
et réponds sans t'émouvoir à la question que je
vais t'adresser... Suppose qu'elle t'est faite par
un homme ordinaire... Sais-tu lire ?...

MARGUERITE. Oui, signor.

LE PODESTAT. Couramment ?...

MARGUERITE. Couramment.

LE BAILLY. C'est comme moi ; la lecture est
peut-être la partie la plus forte de mon éduca-
tion...

MARGUERITE. Ah !... alors... (Il s'éloigne.)

PANADINI (le retenant). Quand j'ai mes lunet-
tes... Mais je ne les ai pas, et, quand je ne les
ai pas, je prends les L pour des O, et le P pour
la lettre suivante... (Il lui donne la lettre.) Tiens,
déchiffre-moi ça...

MARGUERITE (lisant). Le gouverneur de Ve-
nise au podestat de Palencia...

PANADINI. Mais c'est qu'il lit comme un petit
ange... Ce jeune homme ira loin... Continu.

MARGUERITE. Vous ferez arrêter et conduire
en prison un sorcier qui s'est échappé de Ve-
nise et qui traversera sans doute votre village.

PANADINI. Un sorcier ! peste ! je suis parfai-
tement étranger à cette variété de l'espèce hu-
maine.

MARGUERITE. Il se fait appeler... (A part.)
Qu'ai-je lu ?

PANADINI. Kéglat... Voilà bien un nom de
sorcier ! Maintenant, le signalement ?

MARGUERITE. Le signalement ? Voilà... Tête
énorme... corps idem... jambes ibidem.

PANADINI. Corps idem... jambes ibidem... Je
vois ça d'ici. (Reprenant la dépêche.) Merci, petit ;
je te donnerai une récompense quand je se-
rai moins pressé ; en attendant, sois muet sur
ce que tu viens de lire avec tant de facilité.

MARGUERITE. Soyez tranquille... ça m'est
entré par un œil et sorti par l'autre.

SCÈNE VII

LES MEMES et RAVIOLI.

RAVIOLI (sortant de son auberge.) Signor po-
destat ! signor podestat ! voici l'étranger en
question... et un drôle d'étranger, allez ! il s'est
assis près d'un panier d'œufs frais et ils sont
devenus durs en un clin d'œil.

PANADINI. Allons donc... (Franck entre.)

RAVIOLI. Tenez, le voilà.

PANADINI. Très bien ! (A Franck.) Étranger,
soyez le bien venu.

PÉTRONILLE. Foi de Pétronille, voilà un
bel homme !

FRANCK. Que me voulez-vous ?

PANADINI (à part.) Il est brutal... oh ! mais
j'y songe... si c'était... il me semble qu'il est
un peu idem et ibidem... nous allons voir.
(Haut.) Aimable étranger, il s'agit tout simple-
ment de couronner rosière une de ces jeunes
filles... si c'est un effet de votre complaisance.

FRANCK. A la bonne heure... mais, dé-
chons-nous... je suis pressé.

PANADINI (à part.) Il est pressé... ça coïn-
cide !

MARGUERITE (bas à Franck.) Il faut que je
vous parle. (Fausse sortie.)

PANADINI. Où va-t-il donc ? Étranger, ce
n'est pas de ce côté... c'est par ici... appro-
chez.

FRANCK. Me voici. (Il s'approche de Panadini
qui commence à ressentir une forte chaleur.)

PANADINI. L'usage de ce pas veut que...
quelle chaleur... (Il s'essuie...) Veut que chaque
année... (Il s'essuie.) Oh ! en voici bien d'une
autre... (Tout le monde en s'essuyant ou en s'évacu-
tant.)

C'est singulier !

CHOEUR.

Ah ! J'ai retrouvé mon couteau.

A ça je ne m'attendais guère :

On avait presque froid tantôt.

Quel changement dans l'atmosphère,

Nous aurons d' l'orage bientôt,

Ah ! qu'il fait chaud, (4 fois.)

FRANCK. Je vous attends.

PANADINI. Permettez que je m'essuie... (A part.) Mes soupçons augmentent avec ma transpiration. (Haut.) Vous allez donc choisir parmi ces jouvencelles, celle qui... celle que... mais je vous ai déjà expliqué ça... permettez que je m'essuie encore... Il est bien entendu que vous êtes libre, parfaitement libre... et que je ne ferais scrupule de vous influencer le moins du monde.

PÉTRONVILLE (bas au Podestat.) Ah! parlez pour moi, M'sieu l' Podestat.

PANADINI. Je vais tâcher adroitement... si j'en ai la force... Tenez, étranger, en voici une qui crève de santé. (Il désigne Pétronille.) Et puis, elle vous a un certain air futé; je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'aime beaucoup les airs futés... et les grosses femmes... elle se nomme... dis ton nom. (Il la fait passer près de Franck.)

PÉTRONVILLE. Pétronille.

PANADINI. Joli nom... sa profession... dis ta profession...

PÉTRONVILLE. J' gardons les dindons, M'sieu.

PANADINI. Les dindons, M'sieu!... mon enfant, mets une virgule avant M'sieu, si ça ne te gêne pas; ça me fera plaisir. Nous disons qu'elle garde les dindons...

PÉTRONVILLE. Pour vous servir, virgule, M'sieu. (Pendant cette scène, Marguerite fait des signes à Franck.)

PANADINI. Cette paysanne de la campagne me paraît avoir beaucoup de solidité dans le jugement... je la trouve bâtie pour la rose, et je sais bien que, quant à moi, je n'hésiterais pas... mais cela vous regarde, prononcez, étranger; étranger, prononcez. (Il s'éloigne de Franck.)

FRANCK. Eh! que m'importe! va pour Pétronille!

PANADINI. Puisque vous le voulez absolument...

PÉTRONILLE. Quel bonheur! décidément c'est un superbe homme.

PANADINI. Jamais choix ne fut plus libre et plus spontané... Ah! je n'y tiens plus. (Il ôte son bonnet qu'il donne à Ravioli, ensuite sa perruque qu'il donne aussi à Ravioli.) Maintenant, passons au couronnement (à part), et après, s'il y a lieu, en prison!...

FRANCK. Je suis prêt!

CHOEUR.

AIR : De M. Oray.

Pour Pétronille, ah! quelle chance!

L'étranger la couronnera.

Ayez un peu de patience,

L'an prochain votre tour viendra.

(Une paysanne apporte à Franck la couronne et un coussin qu'elle pose à terre. Pétronille s'agenouille.

FRANCK.

Jeune fille, à toi la couronne...

Permetts encor que je te donne,

Puisque tel est l'usage ici,

Un baiser de frère et d'ami.

(Il l'embrasse; Pétronille fait un mouvement et porte la main à son cœur.)

Oh! là! là! (bis.)

Quoi donc que j' sens là!...

Jeune étranger, pus j' te regarde,
Pus j' te trouve beau, bean, beau.

PANADINI.

Beau, beau.

PÉTRONVILLE.

J'aimons tous les dindons que j' garde,
Mais j'éprouve un amour nouveau.

FRANCK.

Que c'est flatteur!

PÉTRONVILLE.

Quoique rosière,

Foi d'honnôte fill' je n' somm's pas fière.

Mon cœur danse des rigodons.

J' l'aimons bien mieux que mes dindons.

(Elle se jette au cou de Franck.)

FRANCK (la repoussant).

Allons, ma chère, finissons. (bis.)

CHOEUR.

Grand dieu! sa raison est troublée...

Elle l'embrasse avec fureur!

... qu'elle horreur! (bis.)

Il l'a vraiment ensorcelée,

Ensorcelée.

PANADINI. Ah! c'est affreux! Qu'elle soit chassée du village. (Elle sort suivie de toutes les femmes.)

Ah! pour le coup c'est mon sorcier;

En vain il voudrait le nier.

Quoi! cet infernal personnage

Embrase, en l'embrassant, une fille si sage;

Qu'on le conduise au vieux d'oujon.

MARGUERITE (parlé, à part.) Comment le sauver? Ah! (Franck disparaît dans un arbre qui est au fond, et au même moment sort de dessous terre un esturgeon habillé comme Franck.)

UN PAYSAN. Où est-il donc?...

MARGUERITE (Indiquant le poisson). Le voilà!

LE PAYSAN. Maissons-le! (Ils s'élancent sur le poisson qui se deshabilite.)

PANADINI. Que vois-je? ô ciel! un esturgeon...

TOUS. Un esturgeon! (L'esturgeon s'envole.)

PANADINI (parlé) Comment! il s'envole!...

CHOEUR.

AIR : Ah! le bel oiseau.

Ah! le drôle

D'esturgeon,

Comme il vole (bis),

Vit-on jamais un poisson

Nager de cette façon?

PANADINI. Eh bien! morbleu! faisons la chasse à l'esturgeon!...

REPRISE DU CHOEUR.

(Ils sortent en courant.)

DIXIÈME TABLEAU.

Une forêt. A gauche un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GARDE CHAMPÊTRE, RAVIOLI, puis
PANADINI.

AIR : N'entend-on rien.

RAVIOLI.

L'aperçoit-on?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Quoi donc ?

RAVIOLI.

Ce chien d'poisson !

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Non !

RAVIOLI.

Non !

ENSEMBLE.

Chasse

Cocasse.

Ça n'a pas d'nom.

Dans la mer, il faut qu'en le cherche,

C'est là que perche

Un esturgeon !

PANADINI (entrant.) Eh bien ! mes enfants, avais-je apprécié avec ma sagacité ordinaire la marche et la direction de l'ennemi ? Avez-vous ses traces dans cette forêt.

RAVIOLI. Nous n'avons rien trouvé du tout, Monsieur le Podestat.

LE PODESTAT. Ça ne m'étonne pas... vous êtes d'une incapacité qui n'existe, j'en suis sûr, que dans la localité dont je suis le chef. Heureusement me voilà, et, grâce aux facultés dont le ciel m'a doué, nous arriverons certainement à un résultat bon ou mauvais. Mais, continuons notre chasse à tir.

RAVIOLI. Oui ! dépêchons-nous, car je ne suis pas très rassuré dans cette forêt.

LE PODESTAT. Poltron !... J'avone qu'il serait désagréable de s'y trouver pendant la nuit ; elle jouit d'une très mauvaise réputation... On l'a dit peuplée de farfadets... (Mouvement.) Ne tremblez donc pas... je suis là !... je voudrais bien voir qu'un farfadet. On prétend, en outre, qu'il y revient des esprits ! Ah ! je conviens que, dans cette société-là, je ne serais pas à ma place... finissons-en donc le plus tôt possible avec le sorcier. (Ils se dirigent vers la gauche.) Un instant !... J'entends remuer le feuillage.

RAVIOLI. C'est un homme...

PANADINI. Grand ?

RAVIOLI. Non... gros et court...

PANADINI. Précisément... idem... et ibidem... c'est lui que le gouverneur m'a enjoint d'arrêter ce matin... il s'était grandi pour me dépister... farceur de sorcier, va !... cette fois, tu ne m'échapperas pas... Tenons-nous à l'écart.

AIR : Garde à vous.

Garde à vous, (bis.)

Car le sorcier s'avance ;

Amis point d'imprudonce,

Marchons à pas de loups.

Garde à vous, (bis.)

TOUS.

Garde à nous !

PANADINI.

Si, grâce à son primoire,

Il avait la victoire,

Nous aurions le dessous ;

Ainsi donc... garde à vous !!

TOUS.

A VOUS

Garde...

A NOUS.

Non

Il faut qu'il tombe sous... coups.

Yes

Vous

Garde à...

Non.

(Ils disparaissent vers la droite.)

SCÈNE II.

CROMPIRE (seul.) Quelqu'un qui me regarderait en passant dirait : Ce monsieur a une bonne figure... ce doit être un bien honnête homme... comme ce passant se tromperait ! la vérité est que je suis un gueux, un affreux chenapan... Je vous le confesse, arbres de la forêt... j'ai foulé aux pieds les devoirs de l'amitié... J'ai abandonné Franck dans le pétrin, et... vous allez être bien surpris, arbres de la forêt !... Je lui ai chippé son talisman... Vous me direz peut être... mais il s'était fort mal conduit envers toi dans sa prospérité... Il n'avait pas rougi de te faire son Jokei... Je suis moins indulgent que vous, arbres de la forêt... Franck est un vaniteux, mais je suis une canaille.

SCÈNE III.

CROMPIRE, PANADINI, LE GARDE CHAMPÊTRE, RAVIOLI.

CROMPIRE (regardant Panadini qui entre.) Mais, je ne me trompe pas, le signor Panadini dans ces lieux écartés.

PANADINI. Eh ! c'est ce cher monsieur que j'ai eu l'honneur de rencontrer à Venise, sur mon balcon. (A part.) Cette fois, c'est bien mon homme. (Haut.) Et, par quel hasard, nous promenons nous dans le bois ? pendant que le...

CROMPIRE. Ma foi !... j'y venais cueillir des champignons... mais vous-même, signor Podestat, avec vos deux accolytes ?

PANADINI. Nous sommes en chasse... nous poursuivons la grosse bête.

CROMPIRE. Ah !... et comptez-vous l'attraper ?

PANADINI. Nous la tenons... nous la tenons... (Aux deux hommes.) Emparez-vous de cet homme amphibie. (Ils l'empoignent.)

CROMPIRE. Amphibie !...

PANADINI. Ah !... tu te permets de faire dégringoler les balcons avec les objets précieux qui s'y trouvent !... Ah !... tu t'amuses à faire avaler des sabres à des gens qui n'ont aucun goût pour cet aliment... Ah ! tu te déguises en esturgeon ! A mon tour, à présent, je te ménage le plus joli petit bûcher !... tu m'en diras des nouvelles ; en attendant, qu'on me le garotte proprement ; qu'on me le roue de coups de bâton, et après...

CROMPIRE. Ah ! c'est comme ça ? Eh bien ! qu'on y vienne. (Il se sauve par la droite, les deux hommes le suivent.)

PANADINI. Allez donc, courez donc !... cou-

rez-donc!... Ils l'attrapperont.. Ah! mais j'y pense!.. me voilà seul dans cette forêt... si quelques fafadets... (Son costume se change en Jokei, semblable à celui de Cromptire.) Eh! mais qu'est-ce qui me désiabilite. (Les deux hommes rentrent, poursuivant Cromptire, qui est costumé en Podestat.)

CROMPIRE. Qu'est-ce que vous faites... vous ne voyez-donc pas que vous vous trompez... Je suis votre Podestat, et voilà le sorcier. (Il désigne Panadini aux hommes qui courent le rosser.)

PANADINI. Mais vous vous trompez, mes enfants... c'est moi votre Podestat bien-aimé.

CŒUR.
Att...

Il faut qu'on l'écrante,
Frappons donc sans crainte, (bis.)
C'est l'arrêt porté
Par l'autorité.

(Les paysans l'entraînent tout en le frappant.)

SCÈNE IV.

CROMPIRE (seul).

Ah! ah! ah! bravo!... maintenant, débarassons-nous de cette défroque. Il faut avouer que, pour un blâsant d'emprunt celui-ci a bien fait les choses. (Il jette le costume de podestat.) Maintenant, il faut que je lui demande quelque chose de joli. Voyons...

AIR :

Quel don faut il que je réclame,
Afin de me dédommager?
Eh! mais... j'y suis, je demande une femme
La bergère manque au berger.
A mes desirs puisque rien ne s'oppose,
E. Que tout doit se rendre à mes vœux,
Je demanderais autre chose...
S'il existait quelque chose de mieux.
Je ne peux demander autre chose,
Car on ne trouve, ici-bas rien de mieux,
Car il n'existe, ici bas, rien de mieux.

C'est décidé, une femme... une bayadère agaçante, provocante et même inconsciente. (Une voix dans la coulisse: « Cromptire... Voici la femme demandée... » Elle m'appelle... C'est de ce côté (Il court du côté droit, au même instant sort de dessous terre un poteau dans lequel il se cogne.) Oh! maudit arbre, j'en aurai une bosse au front... (Une autre voix à gauche.) « Cromptire... je m'étais trompé, c'est par ici... » (Même jeu.) Encore un arbre et une bosse... J'aurai la paire. Chien de talisman!

LA MÊME VOIX. Tu oublies que tu l'as dérobé, et que le bien mal acquis ne profite jamais.

CROMPIRE. Le bien mal acquis ne profite jamais... alors mon talisman ne peut me servir à rien... ça me donne des remords, et si jamais je revois Franck je le lui rendrai fidèlement... Hein! et mais je ne me trompe pas, c'est lui...

SCÈNE V.

FRANCK, CROMPIRE, MARGUERITE.

FRANCK (souri de Marguerite). Je suis assailli de fatigue.

MARGUERITE. Tenez, asseyez-vous sur ce banc.

CROMPIRE. Ça va, Franck... Enfin, je te retrouve! je t'ai cherché en cet état va... pour te remettre ton talisman que tu avais égaré sans l'en apercevoir.

FRANCK (le prenant). Présent funeste! Ah! si tu as causé mon malheur, tu peux me servir à le terminer.

MARGUERITE. Vous devez avoir besoin de prendre quelque nourriture. Vous trouverez des provisions dans ce panier-là.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, puis ONDINE.

CROMPIRE (prenant le panier). Il est rempli d'attention, ce petit. (Il l'ouvre.)

ONDINE (sortant de dessous terre). Marguerite, ton amour te perd... mais je dois veiller sur toi.

CROMPIRE. Un gilet!... un paletot!...

ONDINE. Tu ne peux demander plus longtemps près de Franck, le maudit... Vais avec moi.

MARGUERITE. L'indolence... jamais!...

ONDINE. Je le veux!

MARGUERITE. Ça va, maudit moi... pauvre Franck!... (Elle disparaît avec Ondine.)

SCÈNE VII.

FRANCK et CROMPIRE.

CROMPIRE. C'est qu'ils sont crevés à point... Nous allons faire un festin de Balthazar... mais il me faudrait un couteau! Petit!... Tiens, il n'y est plus... Mais c'est qu'il a disparu tout-à-fait...

FRANCK. Ne faut-il pas que tout le monde m'abandonne!...

CROMPIRE. Les comestibles restent; c'est l'essentiel... Où diable les as-tu leurrés?...

FRANCK. Là... je crois.

CROMPIRE. Ah! bien... (Il les prend.) Vais-je m'en donner!... Ah! non! Dieu!... tout est brûlé et calciné!...

FRANCK. Ne les a-t-ils pas touchés!...

CROMPIRE. Décidément, il est impossible de vivre avec toi.

FRANCK. O Phosphore! génie infernal! c'est toi qui m'as perdu en m'imposant tes affreux bienfaits. Phosphore! puisse ma voix arriver jusqu'à toi... je te hais! je t'exècre! je te maudis!...

(Le tonnerre, les éclairs; Phosphorel paraît.)

SCÈNE VIII.

FRANCK, CROMPIRE, PHOSPHOREL.

CROMPIRE. A l'heure, à présent!

PHOSPHOREL. Insensé! j'ai pitié de toi et de tes blasphèmes. Ce genre aveugle et ingrat, tu oses te plaindre?

FRANCK. Ne t'en pas la cause de ton malheur? Avais-je soulevé le tonnerre de ta ressemblance? T'ai-je demandé ton nom et ton prénom?

PHOSPHOREL. Ce don précieux, tu en as fait un mauvais usage et tu m'accuses... Débiles mortels ! natures vicieuses... Mettez-leur dans les mains un bienfait du ciel, ils en feront un fléau. Tu souffres aujourd'hui, c'est justice, et le talisman que je t'ai donné ne saurait t'en préserver.

FRANCK. Ton talisman ! dérision... Je n'en veux plus, et je vais...

PHOSPHOREL. Tu sais bien que maintenant sa flamme est passée en toi ; elle brûle tes veines, elle fait bondir ton cœur, bouillir ton sang.

CROMPIRE. Comme c'est rafraîchissant !

FRANCK. Tais-toi ! tais-toi !

PHOSPHOREL. D'ailleurs, apprends à me connaître ; je ne suis pas le génie du bien, moi... Ma mission est d'entraîner à leur perte tous les hommes qui se laissent aller à leurs passions, et la besogne est facile. Tu m'avais sauvé, toi, j'ai dû te prévenir du danger... Maintenant, tu appartiens au royaume du feu, où tu vas expier ta faute... Suis-moi donc...

FRANCK. Jamais...

PHOSPHOREL (lui prenant la main). Donne-moi la main...

FRANCK. Eh bien ! flamme ardente qui remplis mon sein, dévore-moi tout entier, fais-moi trouver dans le néant l'oubli de tous mes maux.

PHOSPHOREL. Enfin !... il est à nous...

ENSEMBLE.

AIR :

Brûle, triste flamme,
Du pauvre mortel.

L'enfer ^{le} réclame ;
 ^{me}

Suivons donc
Suis donc Phosphorel.

PHOSPHOREL. Viens ! (ils sont entraînés par le sol.)

CROMPIRE. Ah ! ça, mais je n'en suis pas, je n'en suis pas, moi ! je n'en suis pas. (il tombe.)

ONZIÈME TABLEAU.

Le Royaume du Feu.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAMMECHE, RISSOLÉ, DÉMONS, etc.

CHŒUR.

AIR :

Sous les lois du grand Flammèche,
Roi du royaume du feu ;
Ici l'on brûle et l'on sèche ;
Au monde il faut dire adieu.

FLAMMECHE 22. Je vous sais gré de vos louables efforts pour distraire votre chef, mais vous me brisez le tympan... Où est mon lactotum ?... Rissolé !... où est-il, cet imbécile ?

RISSOLÉ. Grand chef, je suis là.

FLAMMECHE. Et moi aussi je suis las... d'être mal servi, moi Flammèche ; je le déclare, rien ne va plus ! autant vaudrait être sur terre.

RISSOLÉ. Seigneur, vous semblez agacé.

FLAMMECHE. Oui, mes cors m'élancent...

tre mblez tous !... cr... si me passe des idées féroces... (Musique et tam tam.) Ah ! ah ! voic Phosphore !

SCÈNE II.

Les mêmes, **PHOSPHOREL.**

FLAMMECHE. Ah ! cest toi, mon fidèle... que viens-tu m'annoncer ?

PHOSPHOREL. Peu de chose, seigneur... Ces bons humains jouent toujours avec le feu.

FLAMMECHE. Et ils se brûlent à la chandelle. Très-bien !

PHOSPHOREL. Pour le moment, j'amène dans votre empire de nouvelles recrues.

FLAMMECHE. Bravo !

PHOSPHOREL. Un jeune fou qui n'a su mettre aucune borne à ses passions, et une manière d'imbécile qui a voulu singer son maître.

FLAMMECHE. Parfait ! on les recevra chaleureusement ! mais, je brûle de les voir... suivez moi, tous.

REPRISE DU CHŒUR.

SCÈNE III.

ONDINE, MARGUERITE.

MARGUERITE. Où sommes nous, où m'avez vous conduite ?

ONDINE. Dans l'empire du feu.

MARGUERITE. Vous ici ? Quel affreux séjour... pauvre Franck... et c'est ici... ah ! que va-t-il devenir ? Oh ! ma chère protectrice ne pouvez-vous le soustraire ?...

ONDINE. Non, il devait en arriver là ; c'était écrit. Et toi, pauvre Marguerite, calme tes regrets.

AIR :

Oublie un perfide un méchant,
Et que ta fierté l'abandonne,

MARGUERITE.

J'ai bien souffert, et cependant
Je sens là que je lui pardonne.
Il existe au fond de mon cœur
Des tourments que l'ingrat ignore ;
Mais, pour assurer son bonheur,
Je suis prête à souffrir encore.

Mais tout espoir ne saurait être perdu... un mot, de grâce... un seul... n'est-il donc aucun moyen ?

ONDINE. Peut-être.

MARGUERITE. Peut-être, dites-vous... achève.

ONDINE. Tant de dévouement me touche. Eh ! bien, oui, tu peux encore le sauver, mais à quel prix, pauvre enfant.

MARGUERITE. N'importe ! tout, tout au monde !

ONDINE. Encore un sacrifice inutile, sans doute... mais tu l'exiges... c'est toi qui l'auras voulu.

MARGUERITE. Parlez ! je suis prête.

ONDINE. On vient... cloignons-nous... Bientôt... trop tôt, hélas ! tu sauras ce que le destin exige de toi pour sauver un ingrat. (elles sortent.)

SCÈNE IV.

FRANCK, CROMPIRE (pâles, défaits, les vêtements en désordre.)

FRANCK (à la cantonnade). Laissez-nous! Laissez-nous!... ces fourches enflammées, ces épées flamboyantes... tous ces appareils de torture... j'en ai le vertige.

CROMPIRE. Ah! de l'air!... un éventail... un vasistas... un soufflet... Franck, mon ami, je suis sans force!... je touche à mon heure dernière.

FRANCK. Et moi.... suis-je sur un lit de rose.

CROMPIRE. Quels brasiers!... quelle fournaise!... et dire qu'ils ont l'air heureux, là dedans, comme des pourceus dans l'eau... Oh! de l'eau! que j'en paierais cher une demi-toie! combien je regrette ma baignoire et mon baquet... Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous, misère et corde?

FRANCK. Je l'ignore, comme toi... mais je suis résigné à tout... je défie leurs plus grands supplices.

CROMPIRE. Oh! ne les défie pas!... les salamandres, on ne sait pas... ce dont ils sont capables... Ils vont nous rôtir comme des marrons. Les voici, grands dieux! et moi... moyen de fuir... Ah! si j'étais macaroni, comme je ferais tout d'suite.

SCÈNE V.

LES MÊMES, tous les habitants du feu, puis **FLAMMÈCHE**.

(Ils entrent sur deux files au pas gymnastique, chantent en courant, après s'être séparés et tournant chacune des deux files autour de Franck et de Cromptre.)

CHOEUR.

Air : Enfin me voi! revenu.

Dormez mes petits amours.)

Vraiment où peut-on être mieux
Qu'en ces lieux?

Ici nous vivons tous heureux,
Pleins de feux!

Où c'est un élément
Charmant

Pour notre âme
De flamme,

Et tous en chœur, chantons morbleu,
Le royaume du feu.

FLAMMÈCHE (entrant.) Ah! ah! voici mes deux nouvelles pratiques... elles ont bonne mine. (Regardant Cromptre.) Il y a gras... (Regardant Franck qui ne bouge pas.) Ah! c'est un dur à cuire... Nous verrons ça. Chantez-moi la ronde infernale, c'est l'habitude quand il nous arrive du monde. Voyons, Rissolé, choisis celui qui a la voix la plus fraîche, pour faire honneur aux nouveaux débarqués.

RISOLÉ. Sire, c'est que nos premiers sujets ont le gosier bien sec.

FRANCK. Je la chanterai, moi, ce sera mon premier châtimement dans cet affreux séjour.

FLAMMÈCHE. Toi, ah! tu la sais!

FRANCK. N'est-ce pas la triste histoire de tous les infortunés qui sont ici.

FLAMMÈCHE. Commence alors!
CROMPIRE. Il veut chanter, merci, je vous d'en prendre.

FLAMMÈCHE. Assieds-toi, et tais-toi, t'ri.

CROMPIRE. Ne faites pas attention. (Il s'assied sur le réchaud.) Bizarre, ça me brûle, qui diable s'est assis là-dessus.

FLAMMÈCHE. Ah!... silence.

CHOEUR.

Air de monsieur Oray.

Tristes victimes de la flamme,
De l'amour, du vin et du jeu,
Laissons s'échapper de notre âme
Ce cri fatal! le feu!

Vous, qu'un tendre penchant attire
Vers la beauté, divin trésor,
 Craignez son dangereux empire,
De vos sens redoutez l'essor;
L'amour, ce bonheur de la vie,
Porte un flambeau qui nous séduit;
Une étincelle vivante,
Mais sa flamme entière détruit.
Tristes victimes, etc.

Voyez cette liqueur merveille,
Qui ranime le travailleur,
Et réjouit, donnez merveille,
Du vaillant la tête et le cœur;
Son abus, hélas! nous enivre,
Nous y perdons notre raison,
Et le bienfait que Dieu nous livre,
En nos mains devient un poison.
Tristes victimes, etc.

Et toi, qui dans le fond d'un bouge,
Vil hîpot, aux murs étouffants,
 Mets sur la noire ou sur la rouge,
 La fortune de tes enfants,
 Tu tentes la fournaise ardeute,
 Qui brûle au royaume du feu,
 Et mets, dans ta fièvre imprudente,
 Jusqu'à ton âme pour enjeu.
Tristes victimes, etc.

FLAMMÈCHE. Eh bien! mon petit chou, comment vous trouvez-vous dans ce séjour?

CROMPIRE. Mal! très mal!

FLAMMÈCHE. Il se trouve mal! Rissolé, mon façon d'acide prussique.

CROMPIRE. Non!... sans façon.

FLAMMÈCHE. Vous avez tort; c'est souverain.

CROMPIRE. Je voulais dire...

FLAMMÈCHE (l'interrompant). J'espère qu'on a eu pour vous toutes sortes d'égards; vous serez ici comme des coqs en pâte, nourris, logés, éclairés, chauffés.

CROMPIRE. Oh! oui, chauffés!... ah! dieux.

FLAMMÈCHE. Vous voulez vous rafraîchir: facile... la rivière est à deux pas.

CROMPIRE. Une rivière de plomb fondu... merci! Non, je préfère une choppe bien fraîche... orgeat, limonade, du coco.

FLAMMÈCHE. Du coco? Mais cette dernière ne nous est pas étrangère; la civilisation a descendu jusqu'ici. (Appelant.) Sombriço! approchez! Ici un diable s'avance avec la fontaine du marchand de coco. Sonnette, bequille, tablier blanc devant toi, etc.)

CROMPIRE. Oh! merci.

SOMBRIÇO (agitant sa sonnette). A la fraîche! Q i veut boire?

CROMPIRE. Moil moi ! un grand verre.
FLAMMÈCHE. Versez !
SOMBRICO. Boum !...

CROMPIRE (à part). Dieux, qu'il est vilain, ce Sombrico !... Mais si sa liqueur... (Sombriço, après avoir essuyé le goblet, l'approche du robinet qui lâche une fusée en flamme dedans.)

SOMBRICO (à Crompire). Voilà ! buvez vite pendant que ça mousse !

CROMPIRE. Ah ! l'horreur !
SOMBRICO. Il est bien dégouté. (Il boit le verre et s'en va ; les autres rient.)

FLAMMÈCHE. Voulez-vous prendre encore quelque chose ?

CROMPIRE. Oui, sire.

FLAMMÈCHE. Parlez.

CROMPIRE. Je prendrais bien un omnibus.

FLAMMÈCHE. Nous n'en tenons pas, mais, en échange de toutes mes bontés, j'attends de vous un léger service... Ma provision de pom-made est épuisée.

CROMPIRE (à part). Est-ce qu'il nous prend pour des parfumeurs.

FLAMMÈCHE. Et j'ai compté sur vous pour la renouveler. Vous voyez là-bas ce poteau...

CROMPIRE. Un bûcher !...

FLAMMÈCHE. Voilà la fabrique.

CROMPIRE. Je ne comprends pas.

FLAMMÈCHE. Suivez bien mon raisonnement ; on va vous attacher quelques minutes sur ce bûcher, y mettre le feu et vous faire fondre.

CROMPIRE. Nous faire fondre ?

FLAMMÈCHE. Comme une chandelle.

CROMPIRE. Eh quoi?... notre graisse... doit...

FLAMMÈCHE. Oui, mon canard, votre graisse doit.... me servir à restaurer mon gazon capillaire... C'est la seule recette qui me réussisse.

CROMPIRE. Barbarie et philocome !... Infâme cosmétique !

FLAMMÈCHE. Vous ne pouvez pas me refuser ce petit acte de complaisance. (Il rit.)

FRANCK. Assez de dérision ! Nous connaissons le sort qui nous attend... Qu'on n'espère pas m'effrayer par de vaines et cruelles plaisanteries ; je suis prêt à subir toutes les tortures... Je les appelle, je les désire, car la mort m'en aura bientôt délivré.

FLAMMÈCHE. On ne meurt pas pour si peu ici, mes agneaux. Allons, ne lanterions pas... Saisissez-les !

CROMPIRE. Un instant ! Je demande à faire des révélations.

FLAMMÈCHE. Trop tard !

CROMPIRE. Sire, donnez-moi ma graisse... Non ! accordez-moi la grâce...

FLAMMÈCHE. Jamais !

CROMPIRE. Voilà ce que je craignais le plus. Mon physique, mon seul patrimoine... il va m'fabimer...

FLAMMÈCHE. Obéissez !

(Au moment où les démons vont pour s'emparer de Franck et Crompire, entre une quinzaine de petits pompiers qui repoussent les démons. Un combat s'engage et ils les terrassent.)

(Le théâtre change. — Tout ce qui était en feu se transforme en eau, et l'on voit apparaître Ondine.)

DOUZIÈME TABLEAU.

ONDINE. Franck ! c'est encore Marguerite qui te sauve, mais cette fois au prix d'un sacrifice qui vous sépare à jamais.

FRANCK. Grand Dieu !

ONDINE. Le désespoir et la douleur seront désormais son partage.

FRANCK. Ah ! malheureux que je suis !...

TROISIÈME ACTE.

TREIZIÈME TABLEAU.

Le Pays du Repos.

À la lever du rideau, Barbara, Panadini, Préciosa sont endormis, assis sur des coussins turques.

SCÈNE PREMIÈRE.

ONDINE amenant MARGUERITE.

ONDINE, entrant, suivie de Marguerite.)

Att ! Tournez encore jusque-là.

Viens, ma pauvre Marguerite et soutiens-toi sur mon bras.

MARGUERITE.

De grâce, marchez moins vite.

Balaissez votre pas...

Car je n'ai plus la souplesse

De mes jambes de quinze ans.

Pourtant, dans mon cœur, je sens

Que, malgré ma triste vieillesse,

Le but où j'aspire est là,

Et que, cependant il faudra

Marcher encore jusque-là !

Où, ce but, c'est le bonheur d'un ingrat qui m'a abandonnée quand j'étais jeune et belle, et qui maintenant me méprisera.

ONDINE. Je t'avais avertie... ce n'était qu'en sacrifiant ta jeunesse et ta beauté qu'il t'était permis d'arracher Franck au sort qui lui était réservé.

MARGUERITE. Hélas ! je n'ai plus à lui offrir que la tendresse d'une mère.

ONDINE. L'amour sait se déguiser sous toutes les formes pour ne jamais disparaître.

MARGUERITE. Je vous jure.

ONDINE. Tais-toi... je t'excuse... le cœur de la femme est un entêté qui ne peut jamais vieillir... Je t'avais conduite ici, dans le royaume du repos, afin que tu y trouves le calme, si nécessaire à ta vieillesse prématurée, mais mon rival, prévenu sans doute de ton arrivée, m'a déjà joué de ses tours. Il a fait nommer gouverneur de ce pays un podestat important et imbécile de notre connaissance, qui sera de cette oasis une loge d'aliénés. N'importe, je combattrai cette mauvaise influence de tout mon pouvoir. Viens dans la pauvre cabane que je te destine, et de là, si tu le veux, tu pourras veiller sur le sort de Franck, qui n'a d'autre protection que la tienne.

MARGUERITE Si je le veux ! maintenant son bonheur sera la consolation de mes vieux ans.

AIR...

ENSEMBLE.

Allons, donnez-moi le bras,
Vers un asile,

Tranquille,
Veuillez donc garder mes pas,
Loin des ennuis des tracass.

ONDINE.

Je veux bien guider tes pas,
Loin des ennuis des tracass.

(Elles sortant par la droite.)

SCÈNE II.

BARBARA, PANADINI, PRÉCIOSA.

PRÉCIOSA (s'éveillant.) Mon tuteur, il est tard.
Réveillons-nous.

BARBARA (idem.) Oh ! oui, signor, mettons la tête à la croisée, nous entendrons parler de nous.

PANADINI. Voulez-vous vous taire; tous mes conseillers se régalaient de dormir à quarante sous par tête : c'est l'enthousiasme de mon avènement qui les plonge dans cette léthargie. De la tenue, ma pupille et ma gouvernante, songez, que je ne suis plus podestat, mais bien potentat. Ça rime, j'en conviens, mais ça n'empêche pas que ce soit tout différent.

PRÉCIOSA. Mon tuteur, Potentat.

BARBARA. Potentat, le signor Panadini.

PANADINI. (Ils se lèvent.) Il n'est plus question de Panadini, je suis le grand Fénéantinos XIV, souverain de l'île du repos... Pourquoi?... Je n'en sais seulement rien... nous nous étions endormis dans mon domicile de Palencia, et le lendemain matin, je me suis éveillé dans cette île, décoré de ce bonnet de coton, orné de diamants, emblème précieux de la toute-puissance.

PRÉCIOSA. Comme c'est amusant un pays où l'on dort toujours.

BARBARA. Pour se reposer de n'avoir rien fait.

PANADINI. C'est vrai depuis que je suis ici, je ne me reconnais plus; d'abord j'engraisse, ensuite je ne suis plus ni amoureux ni jaloux; c'était trop fatigant.

PRÉCIOSA. Comment ? vous ne m'aimez plus, mon tuteur ?

PANADINI. Du tout ! du tout ! ça t'afflige !

PRÉCIOSA. Au contraire. J'en suis enchantée.

PANADINI. Vrai ? Eh bien tu vois que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

PRÉCIOSA. Alors... je pourrai épouser mon bel inconnu, si je le retrouve ?

PANADINI. Prends-garde de le perdre.

BARBARA. Et moi, mon gros jouillon, si je rejets la main dessus.

PANADINI. Il faudrait avoir la main heureuse. Mais chut ! voilà mes conseillers qui se réveillent... de la tenue, mes enfants, de la tenue. (Ils se rasseyaient.) Voyons, faisons un peu de gouvernement... Approchez, M. le sénéchal,

en'avez-vous fait depuis que vous avez votre charge ?

LE SÉNÉCHAL. Pas la moindre des choses.

PANADINI. Bien !... et vous ?...

UN AUTRE. Ni moi non plus.

PANADINI. Et vous autres là bas.

TOUS. Bien, rien !

PANADINI. Très bien, ça marche; la paresse, mes amis, c'est le signe de l'intelligence la plus élevée.

TOUS. Oui ! oui !

PANADINI. Approbation marquée, ça m'encourage... Que font tous les piocheurs, tous les bucheurs et les gribouilleurs... un peu plus de bêtises que nous autres saineants; et, d'ailleurs, croyez-vous que nous soyons une nation bien différente des autres... Eh ! mon Dieu, mes cherscascamèches.

AIR : de Nageot.

Dans beaucoup de pays,
Sachez-le, mes amis,
Les gens les plus heureux
Comme vous sont les paresseux.
A quel bon s'occuper ?
Celui qui sur la terre,
N'eut jamais rien à faire,
Est sûr de ne pas se tromper.
Un écrivain, sottement, se fatigue
A mériter la fortune et l'éclat,
Quand un niais sans peine et sans intrigue,
Pour arriver se sert du plagiat ;
Les pauvres amoureux,
Complaisants, pleins de zèle,
Trouvent souvent rebelle
Le beau sexe, objet de leurs vœux,
Tandis qu'on voit, hélas !

La femme

Qui s'enflamme

Et brûle pour un gas

Ne faisant pas

Pour elle un pas.

Un inventeur

Qui jour et nuit travaille,

D'un grand projet pour être créateur,

Finit bientôt par mourir sur la paille,

Et son idée enrichit un flâneur,

Ceux qui font aujourd'hui

Dans le monde artistique

La plus rude critique

Sont les gens qui n'ont rien produit ;

Ils osent se moquer

Des ouvrages des autres,

Sachant, les bons apôtres,

Qu'ils n'offrent rien à critiquer.

Bref du fréron,

La chance est sans pareille,

Q'quoiqu'ici-bas à ricu il ne soit bon,

Il prend le miel

Composé par l'abeille,

Et se parant du nom d'industriel.

Des gens pleins de moyens,

Orgueil de leur patrie,

Rêvent toute la vie

Le titre d'académicien !

Quand on franchit ton seuil,

Savante Académie,

Gloire, talent, génie,

Tout va dormir dans un fauteuil.

Le singe, auquel je dois rendre justice,
Ainsi que nous pourrait braillier, jaser,
Le nègre, dit : il se tait par malice,
Là pas parler, pour il pas travailler.

Dans beaucoup de pays, etc.

Maintenant, hommes énergiques qui me se-
condiez si bien dans les fonctions importantes
qui m'ont été confiées, allez vous promener, et
surtout ne vous gênez pas pour revenir.

CHOEUR.

AIR : du Barbier de Séville.

.....

Notre zèle

Nous appelle

Vous

nous

Et chacun de fidèle,

vous

De sa tâche

Sans relâche,

Sans murmurer,

Saura se tirer.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

BARBARA, PANADINI, PRÉCIOSA.

PANADINI. Ils sont partis!... débarrassons,
NOUS du décorum... Ah! j'en suis malade...
j'ai besoin de gesticuler, de marcher, de me
décarcasser. (Ils dansent.)

AIR : du Saltarello.

Il faut que je me dégourdisse,
Car j'ai tous les membres gelés ;
Il faut que je saute et bouillisse,
A moi les pas échevelés.

(A Préciosa.)

Allons, place toi là ma, chère,
Je le veux, fais-moi vis-à-vis,
Ma conduite est un peu légère,
Mais c'est plus fort que moi, tant pis.

PRÉCIOSA.

Comme vous, mon tuteur, j'éprouve
Le défilé de caracolier,

BARBARA.

Moi de même, car je me trouve
Comme si j'allais m'envoler.

PANADINI.

Que c'est bon d'agiter les jambes.
Moi, danseur un peu rococo,
Qui n'étais pas des plus ingambes,
Je deviens un saltarello.

PRÉCIOSA.

Je fais de la désinvolture.

BARBARA.

Jamais je n'eus un pareil chic,
On m'admiraient, la chose est sûre,
Si j'étais dans un bal public.

ENSEMBLE.

Il faut que je me dégourdisse e, c, e.
(Les deux femmes sortent en dansant.)

SCÈNE IV.

PANADINI seul, puis CROMPIRE.

Ah! cette danse m'a horriblement fatigué!

CROMPIRE (en entrant). Où me conduit-on?
Ah ça? qu'est-ce que ça signifie?... j'entre dans
ce pays...

PANADINI. Silence! ne criez pas si fort... on
ne crie pas ça ici... C'est l'île du repos.

CROMPIRE. Tiens, c'est ce vieux farceur de
podestat... ah! vous voilà donc, vous?...

PANADINI. Ah! c'est cet animal de Crom-
pire... ça va bien?... pas mal, merci, Ah! mais,
non, nous ne sommes pas bien ensemble... tu
m'as fait un tas de misères... n'importe, le po-
tentat Fainéantinos ne se souvient plus des in-
jures faites au podestat de Palencia... C'est de
la grandeur d'âme qui a servi autrefois, mais
ça peut encore s'employer...

CROMPIRE. Où sommes nous donc, l'ancien?

PANADINI. Dans l'île du repos... départe-
ment de la paresse, chef-lieu de l'oisiveté.

CROMPIRE. Ah! mais c'est mon pays de pré-
dilection.

PANADINI. Vrai! eh bien, reste avec moi, je
n'ai absolument rien à faire, tu m'aideras.

CROMPIRE. Comptez sur moi!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE, amenée par deux
gardes.

CHOEUR.

AIR de Goleconde.

A nos loirs, quel horrible outrage!

PANADINI.

Pourquoi tout ce remue-ménage?

CHOEUR.

Vous voyez cette vieille là,
Personne ici ne le croira (bis.)
Apprenez, Potentat, qu'on l'a
Surprise dans cet atterail,
En flagrant délit de travail!
De cette histoire, le détail,
Est vraiment un épouvantail.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PRÉCIOSA, BARBARA, FRANCK
et les gardes.

MÊME AIR.

PRÉCIOSA (entrant avec tout le monde.)

ENSEMBLE.

Je veux l'avoir en mariage.

CHOEUR.

Elle veut l'avoir en mariage.

PANADINI.

Quel est encor tout ce tapage?

PRÉCIOSA,

Mon bel Inconnu que voilà!

PANADINI.

Mais que veut dire tout cela?

PRÉCIOSA.

Il me le faut, je l'ai mis là,
Mon Inconnu m'épousera!

BARBARA.

Que vols-tu? c'est mon gros poussa!

TOUTS.

Qu'on chasse cette vieille là!

PRÉCIOSA.

Où, cet époux me comprendra.

PANADINI.

Finissez ce tapage là !

BARBARA. Mais oui, voilà bien mon habit jaune de Venise.

CROMPIRE. Tiens ! la Barbara !

PANADINI. Silence ! (A Franck.) Etranger, tu as la parole. (A part.) Voilà encore une figure que j'ai vue quelque part.

FRANCK. J'ai bien peu de choses à vous demander... Epuisé par les orages de la vie, laissez-moi habiter un coin de cette terre hospitalière... auprès de cette bonne vieille qui veut bien me servir de mère.

MARGUERITE. Oh ! oui... je serai ta bonne mère... je te soignerai comme mon enfant chéri... (Elle passe près de lui.)

FRANCK. Malgré son visage sillonné de rides, sa voix pénètre au fond de mon cœur.

FAINEANTINOS. Dame ! si ce n'est pas en opposition avec les us et coutumes...

PRÉCIOSA. Mon tuteur, puisque ce jeune homme est dans notre nouveau pays, je veux qu'on me le donne, je le veux... ou je démantibule tout dans votre palais.

BARBARA. Et moi, je fais chorus avec la princesse. Je veux cet être bien portant.

PRÉCIOSA (aux conseillers.) Soutenez mes prétentions, ou je vous arrache les yeux à tous, et vous n'aurez plus une minute de tranquillité.

TOUS. Oui, oui...

PRÉCIOSA.

AIR :

Où, je suis princesse,
Et devant moi, je veux qu'on cède et qu'on s'abaisse;
Où, je suis princesse,
Seule, j'ai le droit,
De commander en cet endroit.

TOUS ENSEMBLE (en partie haute.)

Où, c'est la princesse,
Devant elle il faut... il faut que l'on s'abaisse;
Où, c'est la princesse,
Qui seule a le droit,
De commander en cet endroit.

FRANCK. Et moi, je ne veux pas d'un rang aussi élevé. Je veux rester près de celle pour qui je ressens une amitié si pure et si sincère... Sa présence rend à mon âme le calme que j'ignorais depuis longtemps.

MARGUERITE. Mon ami, ne refuse pas la haute destinée et le bonheur qui t'attendent.

FAINEANTINOS. J'ai un moyen de tout concilier... Si nous faisons jeter à la mer cette respectable bonne vieille ?

FRANCK. Le premier qui oserait porter la main sur elle !...

FAINEANTINOS. Une fois, deux fois... trois fois... personne ne dit moi... adjudé ! à la mer !
(Mouvement lent.)

MARGUERITE. Arrêtez... Franck, sauve-moi la vie... Si j'ai quelque pouvoir sur toi... accepte la main de la jeune princesse.

PRÉCIOSA. Merci... ma bonne mère.

FRANCK. Eh bien ! puisqu'elle me l'ordonne, je vous demande la main de votre pupille.

FAINEANTINOS. Ah ! très bien... Allons, je

vous unirai et vous bénerai demain, de bonne heure... avant de prendre mon café... Que l'on célèbre donc les fiançailles de ma pupille... que les fêtes les plus éclatantes, les plus splendides, les plus supercoquencieuses... (Murmure du peuple.) Eh ! quoi, le peuple murmure...

MARGUERITE. Je crains que ces fêtes ne le fatiguent.

FAINEANTINOS. Tiens ! je n'y pensais pas !... alors le mariage de ma pupille sera célébré par un sommel général.

MARGUERITE. Mais on peut se divertir sans se fatiguer...

FAINEANTINOS. Comment ça ?

MARGUERITE. N'avons-nous pas le Colin Maillard assis, le jeu des Charades, enfin, celui du Petit Bonhomme vit encore.

FAINEANTINOS. C'est parbleu vrai !

PRÉCIOSA. Je demande les Charades.

FAINEANTINOS. Non ! pour les deviner, il faut se fatiguer l'esprit.

BARBARA. Le Colin Maillard assis... on a un monsieur sur ses genoux, c'est très amusant.

FAINEANTINOS. Non, je donne la préférence à Petit Bonhomme vit encore. Peuple ! asseyez-vous ! les réjouissances publiques vont commencer. Mais, j'y songe ! il nous faudrait une allumette ?

MARGUERITE. Franck en a une

FRANCK. C'est vrai ! (A part.) Mon fucoste talisman.

FAINEANTINOS. Donne ! Tiens ! il y a encore un peu de feu au bout. (On se range.)

AIR :

Le jeu commence,
Avec prudence,
De main en main passons-nous ce hochet.
Quand on le garde,
Sans prendre garde,
Crac ! il s'éteint, et du jeu c'en est fait.
FRANCK (à Préciosa.)
En bon état, voyez, je vous le livre.
PRÉCIOSA (à Crompire.)
A vous ! prenez !... il est bien allumé,
Pendant qu'il est encore en train de vivre,

CROMPIRE.

Il est tout enflammé !

Mais je dois craindre,

Il va s'éteindre,

Je suis content de m'en débarrasser.

(Le passant à Barbara.)

A vous, madame !

Jamais la flamme,

Auprès de vous, certes, ne peut cesser.

BARBARA.

Je n'en veux plus, car sa lueur vacille.

(Le passant à Faineantinos.)

Dépêchez-vous, passez, il va finir.

FAINEANTINOS.

Oui, maintenant, c'est à peine s'il brille,
Entre mes doigts, faut-il le voir mourir,

A vous, la vieille !

(Il le donne à Marguerite.)

Je vous conseille

De le donner, tandis qu'il vit encor.

MARGUERITE.

Je dois le prendre,

Non, pour le rendre.

Car c'en est fait, Petit Bonhomme est mort.

Enfin ! j'ai réussi. Je possède les deux puissances qui combattaient l'une contre l'autre... Franck, écoute-moi : je puis être l'arbitre de ta destinée ! (Murmures dans la cour du roi.)

FAINEANTINOS. Qu'est-ce que cela veut dire... qu'on arrête cette bonne vieille... (agitation.)

MARGUERITE. Rentrez tous dans le repos... l'objet de vos désirs... soyez tous immobiles... (Chacun reste dans la position où il était, Groupes très grotesque.) Franck, que désires-tu?... que veux-tu?... je puis exaucer ton souhait, un seul, mais ce sera le dernier...

FRANCK. Malgré tes cheveux blancs et ta taille courbée, tu exerces sur moi un empire plein de charmes, auquel je ne puis me soustraire ; je veux vivre et mourir auprès de toi dans la plus pauvre cabane.

MARGUERITE. Sois donc satisfait.

(Le théâtre change.)

QUATORZIÈME TABLEAU

Représentant un Site champêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCK, MARGUERITE.

FRANCK. Tenez ! asseyez-vous là, bonne vieille... Oh ! je sens mon cœur plus léger, loin de ce monde broyant et meurtre tout à la fois ; il me semble que je respire...

MARGUERITE. Bien vrai, tu pourrais être heureux auprès de moi... comme un fils auprès de sa mère ?...

FRANCK. Oui, ma mère... je veux vous appeler ainsi... (Marguerite soupire.) Vous soupirez... pourquoi ?...

MARGUERITE. Pour rien... (Silence. Elle va s'asseoir et chante le refrain du prologue : Voilà pourtant, mes chers enfants, comme on s'aimait au bon vieux temps, en toi tournant le dos.)

FRANCK. Cette voix si douce... ce chant qui me rappelle un passé que je regrette... un bonheur que j'ai foulé aux pieds. Marquerite, c'est bien ta voix que j'entends... Par quelle illusion m'es-tu rendue... répondez, qui êtes-vous ?...

MARGUERITE. Qui je suis... (Avec impatience.) Oh ! les hommes... les vilains hommes, qu'est-ce qu'ils aiment dans une femme... sa beauté, sa tournure... l'amour qu'elle inspire aux autres hommes, la jalousie qu'elle allume dans leur sein... enfin, notre coquetterie... Oui, Messieurs, vous aimez notre coquetterie, contre laquelle vous vous irritez avec tant de colère... Vous aimez en nous notre insensibilité, notre dureté à notre égard ; mais notre dévouement... notre tendresse aveugle qui nous abaisse devant vous, qui nous dévot, qui nous vieillit... Oh ! tout cela vous le méprisez ; ou bien, si vous avez l'âme encore bonne et sensible, vous offrez à la pauvre victime d'un

amour infini, le respect dû à une mère, la tendresse d'un fils.

(Elle pleure.)

FRANCK. Mais je ne vous comprends pas, bonne vieille...

MARGUERITE. Bonne vieille ! Il ne devine pas que je suis Marguerite.

FRANCK. Marguerite... Oh ! si, pardonne... Je t'aime... tu l'as bien vu... Je dédaignais tout pour toi, pour toi seule... pour vivre auprès de toi... mais comment se fait-il, toi si jeune et si jolie... par quel triste sortilège ?...

MARGUERITE. Souviens-toi du royaume du feu.

FRANCK. Ah !...

MARGUERITE.

AIR : Si j'étais roi.

De ces dangers courus sans cesse,
J'ai voulu te préserver ;
Si j'ai donné cette jeunesse,
Il te fallait pour te sauver.
Va, sans regrets, je te le jure,
Ainsi, vois mon teint flétri,
Et des rides sur la figure,
Car c'est, pour toi que j'ai vieilli.

FRANCK.

Quel ! tu m'as fait le sacrifice
De ta beauté sans un regret ;
Comment veux-tu donc que je puisse
Reconnaître un pareil bienfait ?
Au ciel, comme grâce dernière,
S'il ne veut pas te rajeunir,
Je ne fais plus qu'une prière,
Absolument, je veux vieillir.

MARGUERITE. Tu le veux ?...

FRANCK. Oui, grâce à cette flamme qui me dévorait, ma vie n'a été qu'une fournaise... une ardeur perpétuelle... J'ai escompté mes années... Me voici à l'échéance... J'ai refusé le bonheur que m'auraient donné ta jeunesse et ta beauté ; j'accepte les consolations de ta raison et de ta vieillesse. (Ses cheveux deviennent blancs.)

MARGUERITE.

AIR : de la Sirène.

Nous voilà bien vieux ;
Sachons être heureux ;
Ah ! crois-moi l'on peut
L'être quand on veut.
Sans talisman sur cette terre,
Vivons ; que tout soit oublié.

(Ils jettent le talisman.)

FRANCK.

Le meilleur talisman, ms chère,
C'est la pure et sainte amitié.

REPRISE.

Nous voilà bien vieux, etc.

(Ils sortent de côté.)

(Changement à vue)

QUINZIÈME TABLEAU.

Tous les personnages de Jouvence.

SCÈNE PREMIÈRE.**PHOSPHOREL, ONDINE.****PHOSPHOREL** (entrant.) La morale de la chose ?**ONDINE.** Tu l'as entendue !... Ces deux faibles humains sont plus raisonnables que nous... qu'avec tous les talismans possibles...**PHOSPHOREL.** Eh bien ! ne soyons plus bronillés... Veux-tu ?..**ONDINE.** Est-ce moi qui ai commencé la dispute ?.. Au lieu de nous séparer pour faire le mal, unissons-nous pour faire le bien, et offrons au monde le spectacle du feu et de l'eau, qui ne seront pas ensemble comme l'eau et le feu...**PHOSPHOREL.** Ou chien et chat, ce qui est synonyme.

Air :

ONDINE.Souvent j'ai ravagé dans ma course rapide,
Sous mes flots écumeux, vignobles et moissons.**PHOSPHOREL.**Des palais, des maisons par ma fureur avide,
Ont été transformés en effroyable vide.**ONDINE.**Pour assurer au monde et richesse et bonheur,
En nous réunissant, donnons-lui la vapeur.**PHOSPHOREL.** Je ne demande qu'une chose, c'est de rendre la jeunesse à nos pauvres amoureux.**ONDINE.** Cela va sans se dire... J'avais déjà prié ma bonne amie Jouvence de les faire désaltérer à sa fontaine.

(Entrée de tous les autres personnages.)

MARGUERITE (à Jouvence.) Merci, bonne Jouvence, de nous avoir rendu notre jeunesse.**FRANCK.** Je tâcherai de mieux l'employer, et je profiterai de mes cinq minutes de vieillesse pour avoir de l'expérience.**PRÉCIOSA.** Avec tout ça, je n'ai pas de mari.**PANADINI** (montrant Cromptire.) Veux-tu de cet animal-là !**PRÉCIOSA.** Dame ! comme pis-aller.**CROMPIRE.** Merci, princesse... ah ! la fille d'un potentat.**BARBARA.** Eh ! bien, et moi...**PANADINI.** Toi, si tu veux, je t'épouse.**BARBARA.** Ça va, femme d'un potentat, je serais potentate.**MARGUERITE.** Et nous serons heureux.**FRANCK.** Chère Marguerite.**PHOSPHOREL** (au public).

AIR :

Petit bonhomme vit encor,

A son essor

Daignez sourire.

Longtemps ici puissions nous dire

Petit Bonhomme vit encor.

REPRISE EN CHŒUR.**FIN.**